

Franz NARBAH

L'homme qui regardait passer les voitures.

*Cet univers a-t-il un sens ? (...) : Le sens que nous lui donnons.
(Albert Jacquard)*

Chapitre 1

Résumé de l'épisode précédent :

**Ça commence mal : il n'y a pas d'épisode précédent !
Contentons-nous du premier chapitre.**

C'était un homme qui avant d'être un homme, à l'école déjà, ne disait pas grand-chose, mais n'en pensait pas moins.

Ce qu'il pensait était sourd, confus et puissant. Il comptait bien profiter de son existence. Mais la destinée n'est pas toujours conforme aux attentes des jeunes gens.

Après le brevet, il avait fallu entrer en usine.

Chaque matin à sept heures, il passait la grille de la Société Industrielle de Mécanique Aéronavale (SIMA) en poussant son vélo et en portant une musette qui contenait un casse-croûte coupe faim pour la pause de dix heures. Il travaillait dans les ateliers. À midi, il mangeait à la cantine, généralement seul à une table. Il n'avait pas l'intention de passer sa vie à faire ce boulot, à rester dans ce milieu médiocre. Mais que faire ? Cette question, il se donnait le temps d'y réfléchir chaque après-midi.

L'avantage de commencer de bonne heure, c'est qu'on finit tôt. À seize heures au plus tard, il franchissait les grilles de la SIMA et il était libre jusqu'au lendemain. La plupart de ses compagnons de travail profitaient de ces fins d'après-midi pour pratiquer un sport, bricoler ceci ou cela chez eux, ou taper le carton au bistrot. Lui non. Il lui semblait qu'en organisant son temps libre il tisserait lui-même la toile de son emprisonnement.

Donc, pas d'organisation.

Il prenait son vélo et partait en exploration. Mais en allant chaque jour d'un même point pour arriver à un même autre, même avec du temps, que ce soit à pied, en vélo ou en voiture, on épuise vite toutes les possibilités. Il ne fallut pas bien longtemps pour que le parcours se stabilise et que l'exploration projetée au départ ne se transforme en routine. Le détour important qu'il faisait pour rentrer chez lui était le plus ennuyeux trajet possible : des rues tristes, des chemins déserts au milieu de champs de betteraves, des routes de campagne bornées d'entreprises de travaux publics et de remises agricoles. Il ne voulait pas voir de monde, ou plutôt ne pas être vu par trop de monde.

Le temps passe, qu'on le veuille ou non.

Il s'était marié avec sa femme. C'était la fille des voisins. Elle travaillait aussi à la SIMA, mais dans les bureaux. Il l'avait rencontrée au mariage de son cousin. L'alcool aidant, il l'avait mise enceinte du premier coup.

Ainsi était arrivé Antoine. Ils avaient donc dû se marier et acheter un pavillon à côté de chez les parents.

Après quelques années de vie commune, elle avait tenu à participer au réveillon du comité d'entreprise. L'alcool aidant, ils avaient fait la petite deuxième, Océane, avec la même facilité que le garçon.

Le choix du roi, comme on dit.

À présent, malgré l'achat d'une voiture, il était admis qu'il "faisait du vélo", ce qui a tout prendre "est meilleur pour la santé et pour la planète". Mais notre homme n'avait pas renoncé : il réfléchissait chaque jour à son destin.

Il avait ritualisé ce vagabondage frondeur en posant comme point le plus éloigné de son détour quotidien le pont sur l'autoroute.

C'était un drôle d'endroit. Un chemin bitumé où ne passaient que très rarement des tracteurs verts aux roues gigantesques, pleines de crotte, conduits par des jeunes à la nuque épaisse. Aucun d'entre eux n'avait jamais fait mine de trouver sa présence anormale.

Il appuyait sa bicyclette contre le garde-fou.

C'était un panorama central, environné de tous côtés par la vastitude. La plaine alentour n'était cabossée que par de rares mamelons et quelques tertres cernés de thuyas où trônaient, comme sur des socles, de petites villas avec une baie vitrée et un portique de balançoire à côté. À quelque distance, anachronique, plantée au centre d'un champs, une petite grange de pierres décrépies couverte de tags à laquelle ne menait aucun chemin.

La rectitude de l'autoroute tranchait à perte de vue la réalité en deux mondes : l'un, d'où il venait, contenait son pavillon, son usine, ses parents, sa femme, ses enfants et son supermarché ; tout ce qu'il n'avait pas pu éviter jusqu'à présent. L'autre, au-delà du pont, où il n'avait pas le temps d'aller pour le moment, était le territoire du vagabondage, de la liberté ; et cela malgré son apparente similitude.

Il aimait observer les véhicules s'engouffrant à gauche sous ses pieds. Le monde glissant sous ses pieds. En tournant le regard vers la voie de droite, il voyait cette fois le cul des engins, breaks surgissant presque derrière deux semi-remorques espagnols bientôt talonnés par une estafette de messagerie italienne le haillon arrière barré de rouge, etc.

Sa position impassible sur le flot de ces multiples destins croisés lui procurait ce sentiment de confiance qu'il avait connu, enfant, un jour que, visitant Paris avec ses parents sur un bateau-mouche, il s'était placé à la proue et avait senti sur son visage battre le premier vent furieux de l'aventure.

Il n'avait pas connu la guerre. Il n'avait même pas connu l'armée, le service militaire étant devenu un métier. Pas de souvenir d'Algérie, encore moins des tranchées. Pas de déportation en camps de travail ni de maquis à rejoindre. Il avait bien essayé de s'inscrire à la CGT, puis à FO, et enfin à la CFDT ; mais nulle part l'aventure n'avait été au rendez-vous. La SIMA offrant des avantages sociaux tout à fait confortables à ses salariés, il n'avait jamais connu la chaleur du soulèvement populaire qui vote dans les hurras la grève générale.

On avait fait mollement quelques débrayages d'une heure ou deux ici et là, essentiellement pour satisfaire le responsable du CE qui s'était toujours décarcassé pour avoir des places sympas dans les V.V.F.

De son perchoir, il contemplait le monde d'un œil chaque jour un peu plus désabusé.

C'est pourtant de cette passerelle qu'allait surgir la vision du désir : une MGB, décapotée sous la pluie, en plein hiver.

Manifestement britannique, le volant à droite du bolide était tenu d'une main gantée et négligente par la réplique vivante de Sherlock Holmes. Les oreillettes de

son deerstalker et la pèlerine de son macfarlane battaient au vent. Il était affublé d'indescriptibles rouflaquettes et de lunettes d'aviateur. Sur le siège gauche, personne... Pas la moindre coûteuse blonde. Le temps de courir de l'autre côté du pont que, déjà, disparaissait dans le lointain la minuscule carrosserie verte dans une gerbe vaporeuse de gouttelettes.

À partir de ce jour, rien ne fût plus exactement pareil : il avait un but. Il voulait un cabriolet.

C'était évidemment un fantasme irréalisable. Surtout, c'était un rêve inavouable. Même lui se trouvait ridicule. Cette petite affaire secrète lui avait pris dans les quarante ans de maturation. Le résultat était un peu décevant.

Ses stations quotidiennes sur le pont avaient pris un côté addictif désagréable. Il ne parvenait plus à s'arracher à la contemplation, pensant que la prochaine automobile qui surgirait apporterait avec elle une révélation ; ou plus prosaïquement, que ce serait un cabriolet.

Mais il ne serait pas dit que la vie de notre homme allait se terminer sans aventure. Comme on le dit aussi, on est marié pour le meilleur et pour le pire. Il ne serait pas dit non plus qu'il était marié pour le pire.

Sa femme jouait au tiercé, au loto, au quarté+, au Keno, au Bingo, au Joker... Et en général à tout ce qui est proposé par la Française des Jeux à ceux qui veulent payer des impôts volontaires. Elle ne gagnait jamais rien d'autre que des sommes ridicules une fois ou deux par an.

Et puis un jour, patatras ! La cagnotte Euromillion à 2,5 millions débarque sur le compte CCP familial.

Il fallait bien reconsidérer un peu l'ensemble des prévisions de vie.

Et la suite de cette histoire va prendre une autre tournure.

Que vont-ils devenir ?

Quel rêve secret hante son épouse millionnaire ?

Lui offrira-t-elle un cabriolet ?

Chapitre 2

Résumé de l'épisode précédent :

***Vous arrive-t-il de prendre l'autoroute ?
N'avez-vous jamais vu, sur l'un des ponts qui
l'enjambe, cet homme arrêté près de sa bicyclette et
qui regarde passer votre monospace ? (À moins que
vous ne soyez l'heureux possesseur d'une Alfa
Roméo Spider bling-bling rouge).***

***Nous l'avons laissé en plan sous la pluie avec
au ventre une terrible envie de se payer un cabriolet
MGB vert anglais ; et alors que sa femme vient de
gagner la cagnotte Euromillion à 2,5 millions d'euros.
Mais il ne le sait pas encore...***

Depuis des jours, hanté par la vision du cabriolet vert anglais, notre homme cherchait comment échapper à la médiocrité de son existence. Il avait songé à consulter un psychiatre. Il avait acheté le magazine "Psychologie" qui titrait "Le coût du bonheur".

Mais, ayant pris connaissance du prix moyen d'une thérapie, il avait finalement opté pour l'acquisition en édition de poche des "Cinq Leçons de Psychanalyse". Il n'avait pas réussi à lire la première jusqu'au bout. Le matin, il essayait vainement de se souvenir de ses rêves. Le seul résultat concret de cette tentative thérapeutique était qu'il était allé depuis quelque temps plusieurs fois à l'apéro avec les autres au bistro tabac-PMU bariolé de vert de son quartier — et de quelques autres couleurs criardes dont je vous passe la description car c'est plutôt moche et vous avez tous ça dans l'œil.

C'est là que sa femme avait débarqué et que la nouvelle l'avait atteinte en pleine figure : elle avait gagné la cagnotte !

Elle hurlait hystérique :

- Chéri, chéri, ça y est, ça y est !
- Oui, avait-il répondu par principe mais sans savoir encore de quoi il retournait.
- On a la cagnotte, on a la cagnotte
- Quelle cagnotte chérie ?
- 2,5 millions d'euros.

Il y avait eu quelques semaines de confusion telles qu'ils avaient fait l'amour plusieurs fois (on va les appeler Robert et Ginette, pour simplifier).

Robert et Ginette avaient donc réalisé des choses qu'ils n'avaient que rarement accomplies jusqu'à présent : faire péter le champagne (une roteuse selon Ginette), se papouiller devant la télé de façon libidineuse, aller acheter des lots de films de guerre américains, la collection complète des CD de *Johnny Hallyday*, des ticheurtes à l'effigie du King, des jeans brodés avec des décorations de *Totally Spies*, etc.

Ginette s'était acheté des sous-vêtements noirs et rouges avec des dentelles et Robert (qui s'était depuis longtemps fait une raison de voir chaque jour dans la corbeille à linge sale des culottes en coton jaune,

distendues et douteuses) allait chaque jour de découverte en découverte. Ginette s'avérait en effet bourrée de ressources depuis qu'elle était bourrée de pognon.

Il lui fallait bien constater qu'il était marié avec une drôle de fille et que sous la comptable replète et coincée sommeillait une sorte de demi mondaine débutante, en plus sympa évidemment, car elle n'avait pas tendance du tout à faire sa prétentieuse ni à exprimer la moindre velléité de larguer son ouvrier cycliste pour partir avec un garçon-coiffeur ou un vendeur de biens immobiliers.

En revanche il découvrit à quel point son mauvais goût n'avait pas de limite.

Un soir qu'ils avaient bu plus que de raison en regardant "la Ferme des Célébrités" et que Ginette commençait à être prise de fous rires en essayant de le chatouiller là où ça ne chatouille pas, quittant l'écran des yeux, il se laissa aller la tête en arrière sur le canapé et laissa échapper :

- Tu sais ce que c'est un coupé MGB ?

Et Ginette tout occupée à essayer de lui arracher son tee-shirt à l'effigie du Che Guevara se contenta de lui répondre :

- Non, aucune idée, mais, si tu veux, on en achète une.

Il allait y avoir encore plusieurs semaines de confusion considérable. Des banquiers qui ne leur auraient même pas accordé un prêt à la consommation de 100 euros auparavant prenaient la peine de se déplacer (en Volvo avec verres fumés) jusqu'à leur domicile. Les parents, les amis, les voisins, les collègues de la SIMA, tout le monde voulait les inviter à des

barbecues, des pierrades, des raclettes, prétendaient leur faire goûter leur Tiramisu, des recettes aphrodisiaques, ou biologiques, ou les deux, ou tout un tas d'autres trucs.

Tous les jours il y avait des décorateurs, des paysagistes, des œuvres caritatives, des agents immobiliers qui passaient les voir "par hasard".

Ils n'avaient pas le temps de s'ennuyer.

Ils avaient carrément "oublié" de retourner au boulot et apparemment, personne ne semblait leur en vouloir. Le DRH de la SIMA, décidément pas rancunier, leur avait même téléphoné personnellement pour les féliciter de leur bonne fortune.

Évidemment, Robert n'était plus allé sur le pont de l'autoroute depuis le jour béni où Ginette avait touché le pactole. En revanche, il s'était payé des bouquins sur les voitures de collection.

René, le frère de Ginette, qu'auparavant ils ne voyaient presque jamais alors que sa maison était mitoyenne de la leur, s'était brutalement mis en tête de lui faire découvrir les "ressources incroyables d'Internet".

Dans ce but, il leur avait fait acheter le dernier modèle d'ordinateur portable, la meilleure connexion haut débit avec la wifi, et il était fourré chez eux plusieurs fois par jour. Le reste du temps, il emmenait la machine chez lui pour la paramétrer aux petits oignons et télécharger tous les meilleurs logiciels. Il captait très bien la wifi depuis son salon.

Robert et Ginette devaient bien reconnaître qu'il est super agréable d'être riche. Tout le monde ne pensait qu'à être aimable et serviable avec eux. Le moindre truc qui auparavant coûtait la peau des fesses (et encore ma petite dame, je vous compte pas le déplacement !), eh

bien, aujourd'hui qu'ils avaient les moyens, c'était devenu gratos.

Ginette — n'oublions pas qu'elle était comptable quand même — avait mis en place ce qu'elle avait jugé être des "mesures raisonnables". Elle avait racheté le crédit de la villa (il ne restait plus que trois ans à payer), elle avait souscrit une assurance vie au bénéfice de leurs deux enfants et elle avait bourré leurs livrets A jusqu'à la gueule. Enfin, elle avait placé une somme copieuse chez un conseil en gestion de portefeuilles — une boîte sérieuse recommandée par le chef des achats de la SIMA — qui devait au bas mot leur assurer une rente confortable de 2 à 3000 euros par mois (garanti).

N'empêche qu'il restait beaucoup d'argent !

Ginette voulait aller au Club Med. Mais elle avait une drôle de façon d'aborder les choses. Elle titillait Robert sans cesse pour qu'il achète sa "petite voiture de dragueur". Elle avait vu des photos sur internet et voulait qu'il prenne une rouge au lieu d'une verte. D'une part parce que le rouge lui semblait "plus sexy", et d'autre part parce qu'il y en avait une à vendre tout de suite (17500 euros, 85000 km). Mais Robert voulait la verte. Ginette insistait, d'autant plus qu'elle avait une envie furieuse de partir sur la côte avec la voiture dès que possible.

Elle attendait de la traversée en bateau vers la Corse et le Club Med de Chiuni des sensations d'aventurière pour reprendre ses propres termes. Le voyage en décapotable, le passage en Corse en ferry, et enfin rien à faire que se dorer la pilule au bord d'une piscine, c'était, affirmait-elle, combler tous ses fantasmes

d'un seul coup. En vérité, elle tenait de Roxane (la réceptionniste de la SIMA) l'adresse d'un club échangiste à proximité "...Avec que des gens extras, très épanouis, polis et très propres..." ; et Roxane semblait savoir de quoi elle parlait) où elle comptait sournoisement entraîner son vélocipédiste de mari pour "essayer".

Ce qui est incroyable c'est que, même quand on est riche, les projets, ça prend du temps. Mais enfin vint le jour béni.

Sur www.autopassion.net elle était là : 25300 euros et 130000 km, mais avec le moteur et la peinture refaits entièrement.

Huit jours après elle était garée dans la cour du pavillon.

"On emmène que la carte bleue Gold" avait décidé Ginette. Elle avait juste pris une petite valise avec sa lingerie fantaisie. Elle n'était pas sûre que les Corses aient des magasins pour ce genre de choses.

Robert pour sa part était un peu déçu. La MGB était vraiment minuscule. Presque une voiture miniature comme celles qu'il avait quand il était enfant. D'autre part, l'imposant postérieur moulé de lycra fluorescent de Ginette contrastait de façon un peu déplaisante avec le vert "so british" de la carrosserie.

Il avait mollement cherché, assaillit soudain par le sens du ridicule, et il n'avait pas trouvé de deerstalker ni de macfarlane. Il s'était rabattu sur un Duffle Coat du catalogue de la Redoute qui était non seulement facile à acheter, mais aussi moins voyant malgré ses indéniables origines anglaises.

Ah ! Ce départ ! Vers quelle fabuleuse épopée notre couple d'aventuriers débutant se dirigeait en ce beau jour de juillet ?

Les voisins, les amis, les parents, tout ce que le quartier comptait comme vagues connaissances, s'étaient regroupés pour leur souhaiter bon voyage. Le correspondant de l'hebdomadaire local "L'écho de la Paroisse" s'était fendu d'un bel article intitulé "Le rêve de Ginette et Robert". Une demi-page avec une photographie du spider devant lequel Ginette et Robert posaient en anorak de ski (il y avait une anormale vague de froid).

On avait pris date devant les grilles de la SIMA et l'harmonie municipale (dans laquelle le fils de Robert tenait le sousbassophone et la cagnotte pour acheter la bière) était venue régaler l'assemblée d'une aubade pleine de couacs étourdissants.

Enfin, après quelques ronflements de moteur, les amoureux, heureux, s'étaient envolés vers l'autoroute du sud.

Mais il ne serait pas dit que l'aventure irait bien loin car Robert, après le premier carrefour, s'il vit bien le chauffeur en train de pisser sur le talus, ne vit pas le camion plein de gravats arrêté sur la voie sans warnings et la MG s'encastra sous la benne comme un suppositoire.

Chapitre 3

Aie, aie, aie! Robert et Ginette (appelons-les Bébert et Nénette maintenant que nous les connaissons bien), au seuil de la quarantaine, après une vie laborieuse et morne, gagnent la super cagnotte du Loto.

Bébert a troqué sa bicyclette contre un coupé MGB. Les voici en route pour la Côte d'Azur. Mais Bébert, grisé par la vitesse, encastre la décapotable sous un camion de gravats...

Et les voici grabataires. Les deux entre la vie et la mort.

Ne voulant pas se prononcer de façon catégorique, le Professeur Martin Delabotte du service de chirurgie orthopédique du CHU de Miers avait cependant donné quelques indications en privé.

En effet, Nénette avait la chance inouïe de posséder un cousin que toute la famille n'appelait jamais autrement que "le toubib". Un vrai médecin avec un vrai diplôme. Qu'il ait exercé dans un obscur cabinet de la Médecine du Travail, qu'il soit à la retraite, qu'il soit alcoolique et fumeur de trois paquets de Gitanes sans filtre par jour ne changeait évidemment rien aux privilèges offerts par le fait qu'il ait prononcé (sinon respecté) le serment :

«En présence des maîtres de cette école et de mes chers condisciples et selon la tradition d'Hippocrate, je jure et je promets d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis à l'intérieur des

maisons, mes yeux ne verront pas ce qu'il s'y passe, ma langue taira les secrets qui me seront confiés et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes maîtres, je donnerai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leur père. Que les Hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses. Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque. Je jure! Je jure! Je jure!».

Donc “Le Toubib” était accouru dès qu'il avait appris la nouvelle (“la fille de la sœur de ma mère tout de même ; je ne peux pas la laisser seule dans de telles circonstances!”).

Par l'un de ces hasards dont la vraie vie a seule le secret et auquel on ne voudrait croire ni au cinéma, ni dans un roman, il avait en fait appris trois nouvelles le même jour par un coup de téléphone de son frère Alfred (celui qui est curé).

Trois nouvelles extraordinaires : l'accident bien entendu, mais aussi l'existence de Nénette qu'il n'avait rencontrée qu'une fois à une cousinade plus de trente ans auparavant.

Et bien évidemment la troisième : l'incroyable gain de 2,5 millions d'euros.

Si son second frère, Albert, (celui qui est photographe) ne lui avait pas fait parvenir en urgence un lien téléchargeable dans un courriel avec la photo souvenir de la cousinade, si son fils Denis, l'écolo, (celui qui est informaticien chez Total) n'avait pas eu la gentillesse de lui imprimer le groupe de quarante sept personnes sur une vraie feuille de papier glacé format A4 (ce qui permettait de distinguer les visages), il n'aurait eu

aucun souvenir, ni de Nénette, ni de la réunion de famille en question ; à l'exception de la cuite sévère qu'il avait prise ce jour là avec l'oncle Toine, Front National et chasseur, (Celui qui est commercial dans les surgelés).

Mais peut-on considérer que c'est se rappeler quelque chose que de se souvenir qu'on ne se rappelle de rien ?

Allez ! On n'est pas ici pour se poser des questions métaphysiques comme dans un roman écrit par une romancière belge.

Avançons.

De toute façon, sur la photo, Nénette était une petite fille en jupe courte et socquettes et elle avait dû bien changer depuis. Le document avait tout de même valeur de preuve.

Donc “Le Toubib” avait tout de suite eu ses entrées chez le Professeur Martin Delabotte. Ils se donnaient du “Cher Confrère” gros comme le bras et, armés du vocabulaire idoine, les arcanes de l'avenir incertain de Bébert et Nénette s'éclairaient grâce à la capacité de communication experte entre les deux hommes de l'art.

On avait ainsi des informations de première main.

On savait désormais qu'un membre périphérique inférieur est une jambe, qu'un membre périphérique supérieur est un bras.

On savait qu'il y en avait deux attachés à droite, et deux autres à gauche (un inférieur et un supérieur de chaque côté) et que subséquemment il existe chez la plupart des patients un membre droit et un membre gauche aussi bien pour les membres périphériques supérieurs que pour les inférieurs.

On était cependant en droit de se poser des questions quant à la persistance de cette norme s'agissant de Nénette aussi bien que de Bébert aux jours d'aujourd'hui.

On avait aussi appris par une aide-soignante inscrite à la CGT — mais la complicité professionnelle nouée au cours des longues nuits de garde transcende les classes sociales entre les différentes branches des professions médicales — que le Professeur Martin était devenu Martin-Delabotte en épousant la fille des merceries Delabotte.

Ce renseignement n'avait pas d'intérêt médical particulier mais était toujours accueilli par des sourires en coin et des hochements de tête entendus.

Donc Martin Delabotte parlait au cousin toubib d'égal à égal dans ce vocabulaire technique spécifiques que les praticiens utilisent entre eux :

- Elle mon vieux, ce n'est pas à moi de t'apprendre qu'avec la compote de prunes qu'elle a dans le cerveau depuis qu'on a enlevé le fer à béton qui lui sortait de l'oreille, elle fera certainement légume jusqu'à la fin des temps. Je ne donne pas une rognure d'ongle sur ses chances de se retrouver ne serait-ce qu'en chaise roulante à baver devant *Qui veut Gagner des Millions ?*. Allongée elle est, allongée elle restera si tu veux mon avis. Et quand je dis allongée pour toujours, tu vois à quoi je pense ?

Puis parlant de Bébert :

- Lui, c'est différent. Les bras, je crois qu'on va pouvoir faire quelque chose d'à peu près correct. Pour le visage, c'est pas mon rayon ; faut voir Gabarnet. Si ton cousin a beaucoup de pognon comme je me le suis

laissé dire, y'a peut être moyen que les gens ne se barrant pas en hurlant quand ils le croiseront dans la rue ; s'il peut un jour retourner dans la rue évidemment.

Parce que là, sur le fait qu'il soit capable de remarquer un jour, je ne donnerais pas ma couille droite à couper, et encore moins la gauche qui est celle qui me fait le plus d'usage (gros rire). Mais va savoir avec les prothèses en carbone et les techniques de robotisation actuelles, les nanotechnologies et tout le bastringue, pas sûr qu'il ne soit pas encore capable de sauter une gonzesse un jour. A condition que ce soit elle qui lui grimpe dessus évidemment (très gros rire). Y'a qu'un seul point sur lequel je puisse me permettre d'être catégorique : c'est pas demain matin qu'il va pouvoir pisser debout.”

Donc la vie allait son cours tranquillement.

Le mois d'août avait été suffoquant et la climatisation était tombée en panne à plusieurs reprises dans l'hôpital, Les infirmières suaient à grosse gouttes et leurs blouses blanches en nylon transparent leur collaient à la peau, à la grande joie des patients du service de gériatrie.

Quand Bébert avait ouvert les yeux, il avait perçu comme un calme étrange. Il en avait (hâtivement) conclu qu'il devait s'être endormi devant la télé et que la box s'était encore bloqué sur une image.

Son premier réflexe fut donc de maudire le jour où il avait fait le choix de la télévision numérique. Mais lorsqu'il avait vu entrer dans une clarté aveuglante un prince du désert en blouse bleue claire — l'infirmier Malik Tooro à la peau tellement noire de nubien qu'elle en était

presque bleue marine — il comprit que la netteté irréaliste de cette image ne pouvait être imputée à la qualité exceptionnelle du nouvel écran plasma panoramique que Nénette venait d'acheter pour une somme exorbitante.

Au premier coup d'œil, il comprit qu'il venait de tomber amoureux.

Chapitre 4

Résumé des épisodes précédents :

Après une longue vie médiocre passée à travailler en usine, Bébert et Nénette gagnent un jour au Loto. Ils s'achètent une voiture de sport ; mais paf : l'accident.

Bébert se réveille en piteux état cloué sur un lit d'hôpital. Toutefois lorsqu'un athlétique infirmier nubien entre dans sa chambre, Bébert sent à nouveau la vie couler dans ses veines...

Malik Tooro était un géant d'une grande douceur.

Quand il vit que Bébert était enfin sorti du coma, il se contenta de lui adresser un sourire éclatant, légèrement gâté par d'évidents excès de sucreries.

Bébert voulut parler. Mais un tube s'enfonçait douloureusement dans sa gorge qui semblait le brûler jusqu'au fond des poumons. Malik lui fit un signe d'apaisement de sa grande main aux longs doigts élégants comme ceux d'un pianiste russe virtuose.

Puis il commença la toilette. C'était une affaire compliquée. Malik éclata de rire quand il constata que son patient, s'il n'avait plus l'usage de ses bras et de ses jambes, n'avait en revanche pas tout perdu puisqu'il était encore capable d'exprimer clairement une émotion.

Tournons pudiquement la page et détournons nos yeux de la lente convalescence.

Contentons-nous de savoir que le retour aux réalités de la vie quotidienne fut un véritable chemin de croix (émaillé de quelques compensations) pour notre homme.

Il allait de surprise en surprise. Nénette n'avait pas survécu. La nouvelle lui arracha de sincères cris de

douleur. Il ne s'était jamais rendu compte de l'affection réelle qui les unissait.

Puis, comme un arc-en-ciel après l'orage, Bébert apprit par ses enfants que Nénette avait "tout bien fait comme il faut".

Elle était décidément très bonne joueuse ; et comptable avisée. Il toucha une prime d'assurance-vie mirobolante contractée sur sa tête à elle (multipliée par trois en cas de décès accidentel) et se retrouva bénéficiaire en plus d'une pension de handicap et d'un capital non négligeable pour son propre bénéfice.

Avec l'héritage copieux dû aux gains de jeu, même une fois les taxes de succession acquittées, Il était à l'abri du besoin pour plusieurs générations et l'avenir de ses enfants était assuré. Les tantes, les cousines germaines ou non, les voisines elles-mêmes rivalisaient d'amabilité pour être en charge de leur éducation. De ce côté-là disons que les choses s'arrangeaient pour le mieux.

En revanche, il eut un peu plus de mal à accepter l'idée que ni ses bras ni ses jambes ne fonctionneraient plus jamais.

“Ja-mais, vous m'entendez”, avait dit Martin-Delabotte, “autant que vous le sachiez tout de suite. Vous pourrez mieux vous organiser”.

Après trois mois de rééducation intensive, et à condition de pratiquer au moins une heure de gymnastique digitale par demi-journée, Bébert finit par réussir à bouger péniblement trois phalanges de l'index et du majeur de la main gauche et à en entretenir la relative mobilité. En outre, il pouvait (une sorte de miracle) tapoter du bout des ongles (sans toutefois

pouvoir plier les doigts ni le pouce) avec la main droite.

Sa colonne vertébrale devait être soutenue par un corset en textile métallique spécial, sa tête était coffrée dans des entrelacs de tiges métalliques et de carters de protection.

Son corps tout entier devait être transporté dans un véhicule presque aussi imposant qu'une papamobile.

Mais, miracle de la technique et de l'argent conjugué, grâce à ses trois doigts presque valides il parvenait à manipuler deux manettes de la main gauche qui lui assurait une relative autonomie de circulation sur terrain plat.

Toujours grâce à sa main droite tapotante et à un astucieux trackpad adapté à l'accoudoir de son fauteuil, il pouvait plus ou moins s'assurer les services d'un ordinateur.

Tous ces engins étaient des merveilles de technologie. Mais sans l'infirmier Malik, Bébert aurait été bien en peine de se mettre au lit par exemple ; et tous les petits détails de la vie quotidienne seraient restés des obstacles insurmontables.

Malik fut embauché avec un contrat à durée indéterminée, à plein temps, et bénéficia d'émoluments plus que convenables.

Il remplissait, outre Les fonctions proprement médicales (pour lesquelles il montrait chaque jour un dévouement renouvelé), les rôles de chauffeur, secrétaire et d'homme de compagnie. Ce qui, bien entendu, n'allait pas sans primes de nuit, heures supplémentaires, compensations de congé payé, prime de panier, etc.

Ce n'était pourtant pas ces aspects matériels qui avaient motivé Malik à s'attacher au service de l'étrange créature qu'était devenue Bébert. Il éprouvait pour lui un sincère attachement, et beaucoup d'admiration.

Et c'est lui qui fit prendre peu à peu conscience à Bébert du fait que ses capacités mentales étaient restées intactes.

Bébert se passionna pour la musique. Les Pink Floyd et Wagner en particulier.

La première année de cette vie nouvelle se passa essentiellement en organisation matérielle. Il fallut concevoir, commander, corriger tout ce matériel qui devait s'adapter sur mesure à ce que Martin-Delabotte avait appelé avec fierté au cours d'une interview accordée à Voici (Le gagnant du Loto paraplégique) : "...Le plus lourd handicap physique de l'histoire de la médecine ; digne d'être inscrit au Guinness Word Records Book, un miraculé de la médecine — et après ça toutes les Saintes Vierges de Lourdes peuvent aller se rhabiller !".

Bébert avait commencé par subir les traitements et rééducations avec agacement et fatigue. Mais bientôt, grâce aux soins attentifs et aux encouragements de Malik qui ponctuaient la plus infime victoire — un frémissement jusqu'ici impossible de la deuxième phalange du majeur gauche par exemple — d'éclats de rires triomphants et d'applaudissements admiratifs, notre homme sentit peu à peu la confiance et le désir de vivre s'éveiller en lui. Les longues, patientes et douloureuses séances d'habillage et de déshabillage du matin et du soir se transformaient jour après jour en délicieux

prétextes. La toilette prenait des allures de massage, et tutti quanti.

Bientôt Bébert — appelons-le désormais Monsieur Robert puisque c'est ainsi que le nomme respectueusement Malik — fut en mesure de faire des projets.

Pendant ses longues immersions quotidiennes dans les ondes exaltantes de la musique de Wagner, Monsieur Robert parvenait à oublier totalement les souffrances et la lourdeur de son corps.

Son esprit commença à pouvoir divaguer agréablement et il perçut peu à peu tout ce que son destin pouvait avoir d'exceptionnel. Depuis toujours, il avait rêvé de réaliser de grandes choses, de devenir un être hors du commun.

Cela s'était produit.

Évidemment, ce n'était pas exactement ainsi qu'il avait imaginé son avenir, mais tous comptes faits, il fallait voir les choses de manière optimiste. Il était vivant, riche et aimé. Il était aussi devenu presque célèbre. Qui pourrait se trouver déprimé dans des circonstances aussi favorables ?

Le problème qui se posait à lui à présent, c'était de devenir autre chose qu'une curiosité médicalement assistée, fût-elle en passe de devenir la coqueluche du "Tout Paris".

Après l'article de Voici, ce fut la couverture de Paris Match. On le voyait dans son véhicule super électronique, drapé dans une tenue nubienne bleue marine de laine tissée à la main (une trouvaille de Malik pour masquer un peu les tuyaux et poches divers qu'il devait emporter partout avec lui). Sa pâleur, les terribles

plaques de fer qui lui maintenaient la tête, l'athlète d'ébène (pour une fois il ne souriait pas) qui était posté à ses côtés les bras croisés dans une posture de pharaon, tout concourait à le projeter d'un jour à l'autre comme une icône emblématique de ce que le gotha produit de meilleur : une sorte de Docteur Folamour bienveillant ; un homme devenu déjà presque un robot.

Il fut invité partout.

On adorait le son nasillard qui sortait des deux hauts parleurs coquettement déguisés en phares à iode placés à l'avant de sa machine. Il n'avait en effet pas retrouvé l'usage de la parole et devait pour s'exprimer tapoter nerveusement de la main droite sur son trackpad afin de voir la phrase qu'il avait écrite ânonnée par un transcripteur numérique à la voix étrangement féminine.

Il avait acquis une dextérité étonnante. Toutefois le résultat restait assez laborieux et peu adapté aux badinages et saillies des salons.

Pourtant on en raffola.

Monsieur Robert se sentait chaque jour un peu plus gonflé d'importance. Il commença à penser que puisqu'il avait atteint une sorte de limite extrême, il n'avait plus qu'un pas à franchir pour passer à la postérité : Dominer le monde.

Chapitre 5

Résumé des épisodes précédents :

Robert dit Bébert est enfin devenu Monsieur Robert. Si les gains du Loto l'ont sortit de l'usine, un malheureux accident vient de faire de lui "Le Paraplégique de la jet set".

Heureusement il roule vers son destin poussé par l'infirmier à tout faire Malik, au sourire éclatant bien que légèrement gâté.

Monsieur Robert commence à rêver de dominer le monde. "Dominer le monde, soit, mais comment ?"

Ainsi pense notre héros la tête appuyée sur le douillet coussin en mousse pur latex recouvert de cuir de chevreau grège multipore. Les yeux rêveusement divagants dans le paysage des diodes rouges et vertes du tableau de bord de son fauteuil électronique, à l'orée du sommeil. Il se croit aux commandes d'un nostalgique bombardier transporteur de troupes Tupolev TU 95 "Bear", substitut hyperbolique et onirique - beau comme un film d'Howard Hawks - de la MGB verte partie à la ferraille.

Bercé par la chevauchée des Walkyries, il se laisse aller à avoir envie d'envahir la Californie* (...et donc les États-Unis, et donc les Amériques - Centrale et du Sud - et donc les Maldives et le continent Australien (créer une base en passant à Cape Town, ça peut servir ; vérifier sur Google Earth), et donc la Grande-Bretagne, et donc l'Europe, dont la Pologne, et évidemment l'Afrique, dont L'Égypte, ce qui permet d'annexer Israël et de faire se rabibocher les Ayatollahs et les Talibans pour mettre une pâtée aux Indiens et à toutes les civilisations environnantes composées d'agités

empilés dans les bus et dans les trains pour enfin pénétrer en Russie, puis en Chine. Attention de ne pas oublier en passant d'annexer le Japon : ces gens-là peuvent être dangereux...).

Bien entendu, l'idée de dominer le monde par la force brutale était attirante. Mais lorsqu'on ne peut pas bouger autres choses que quelques minuscules morceaux de son corps pas plus gros ni plus durs que des saucisses de Strasbourg (ou de Francfort selon qu'on est l'hiver ou l'été), il faut tout de même réfléchir avant d'agir.

Il y avait bien l'hypothèse du savant fou et Monsieur Robert se serait incarné avec enthousiasme dans ce personnage. Son état d'infirmes motorisé, son assistant exotique, sa voix nasillarde, tout lui semblait concourir à la réalisation de ce rêve... Mais voilà : savant il n'était pas ! Et apprendre à son âge lui semblait hors de portée.

Il renonça donc assez vite à l'idée de posséder un repaire immergé par trois mille mètres de fond dans le triangle des Bermudes et, concomitamment, à se rendre l'heureux possesseur d'un sous-marin nucléaire de poche.

S'il avait besoin de la science, elle ne semblait, elle, pas avoir besoin de lui. Pour l'instant il en était plutôt le prisonnier, l'otage de Martin-Delabotte.

Ce dernier en avait profité pour accéder au statut envié d'orthopédiste des stars et l'on ne parlait que de lui dans Moto Revue. Notons en passant que l'oncle de Robert (Le Toubib était devenu une sorte d'impresario gérant la carrière médiatique du chirurgien. Il était défrayé largement pour cela par les Merceries Delabotte dont le rachat par des fonds de pension outre atlantique n'empêchait pas la poursuite d'habiles stratégies de

communication spécifiques à l'Europe, qui, nous pouvons déjà le deviner, ne tarderont pas à prendre une dimension mondiale. Malheureusement pour lui, le toubib dont l'alcoolisme chronique serait jugé incompatible avec le marché américain où les ligues morales représentaient presque 2% du marché, allait rapidement être remercié. Mais c'est une autre histoire.

Autre piste : la finance. Dominer le monde de l'argent, n'est-ce pas dominer le monde tout court? Ce ne sont pas les idées qui manquent pour gagner gros ; surtout quand on est déjà riche.

Acheter des blue-jeans à Mexico, les revendre à Saint-Tropez par exemple. Ou bien récupérer gratuitement (voire en se faisant payer pour le faire) des stocks russes de viande contaminée par des radiations nucléaires et les vendre sous forme de conserves bon marché au Bangladesh, y acheter du cuivre de récupération et faire souder des circuits imprimés sur des semelles de baskets fluorescentes par des enfants rapides, adroits, affamés, aveugles, sourds et muets, etc.

Il avait été contacté dans ce sens par Solidarité Interhandicap Intercultures (SIHI), une ONG-NA (Organisation Non Gouvernementale Non Agréée), internationalement reconnue — siège social au Costa Rica — fondée par la branche interprofessionnelle des exportateurs de textiles européens pour lutter contre l'envahissement de leur marché par les Chinois.

Le but humanitaire avoué (et louable) était d'obtenir dans les dix années à venir une augmentation des salaires de six roupies par jour (dix centimes d'Euro, pour ces gens-là c'est énorme!).

Mais la chose n'avait pas eu de suite car le jeune homme aux cheveux gominés qui l'avait approché,

manifestement un débile léger, avait été interpellé par la police de l'air et des frontières rue de Gand à Neuville-en-Ferrain alors qu'il rentrait par le chemin des écoliers d'un week-end en Coffee Shop à Amsterdam au volant de sa Jaguar (douze kilos de résine de cannabis pure dans la roue de secours).

Tout cela avait quelque chose de fatigant. Il fallait s'occuper de la forme juridique, connaître les règles du commerce international pour pouvoir les contourner ; peut-être lire un journal économique et suivre les cours de la bourse.

Quand il évoquait cette hypothèse devant Malik , celui-ci se contentait d'éclater de rire en agitant sa belle main souple au-dessus de sa tête comme s'il voulait en chasser une mouche.

Monsieur Robert se rendait peu à peu compte que dominer le monde était un vrai boulot. De plus, en révisant ses classiques (de Blake et Mortimer à South Park en passant par Robert Louis Stevenson) pour y trouver de l'inspiration, il commençait à réaliser qu'aucun de ces véridiques et géniaux personnages (Septimus,, Miloch, Zorglub, Boutardieu, Mabuse, No, Nemo, Cornélius, Ox, Folamour, Nygma, Lex Luthor, Méphisto (ah! South Park!) et autres Frankenstein et Jerkyl d'opérette) n'était jamais parvenu à dominer quoi que ce soit. Bien souvent ils n'arrivaient même pas à bout de la simple tâche de mettre leur couvre chef à l'endroit. Leurs plans étaient toujours contrecarrés par d'athlétiques énergumènes doués de pouvoir surnaturels.

Donc, en pleine phase régressive, notre héros sentait s'insinuer en lui le spectre visqueux et rampant de

la mélancolie ; la déprime en grondant s'enflait comme une flamme...

Mais heureusement, Zora est arrivée ! Ouf ! ça commençait à devenir lourd cette affaire de dominer le monde.

Zora était née dans le neuf trois. Zehouania (joyeuse, gaie) était son vrai prénom mais ses potes au collège des Charmettes près d'Arnouville-lès-gonesse l'avaient surnommé Zora parce qu'ils pensaient que ça sonnait mieux en rap. Elle habitait dans un pavillon avec ses parents rue des Mystères de Paris, en bordure d'un champ de betteraves.

Son papa, un Arabe algérien originaire de Tagdempt était poseur de lignes à France Télécom. Il avait décidé de s'intégrer et s'était vite rendu compte que la consommation quotidienne de pastis de Marseille faisait partie de son boulot. Il avait donc remisé certains principes de la religion musulmane quand il s'était rendu compte que les punitions envoyées par Allah aux consommateurs d'alcool étaient finalement limitées à peu de choses et qu'on pouvait, dans la majorité des cas, en venir à bout tout simplement avec de l'aspirine.

En revanche, sa maman était une berbère tatouée sur le visage qui n'avait jamais pris la peine d'apprendre le Français. Elle était persuadée que toute sa tribu quitterait bientôt la banlieue parisienne pour rejoindre, fortune faite, la province d'Adrar. Elle se rendait bien vaguement compte que ladite fortune s'évaporait un peu chaque jour dans l'haleine de son époux. Mais pas suffisamment pour qu'elle renonce à ses prérogatives de femme. Elle faisait des plans avec tout un réseau de

voisines qui avaient pour finalité, ni plus ni moins, que la quasi-annexion de toute une province du bled.

Pour cela, il fallait évidemment utiliser les méthodes traditionnelles, dont les subtiles alliances par mariages ne pouvaient en aucun cas être exclues.

J'en profite pour ouvrir une parenthèse didactique sur les tatouages tribaux. Il ne s'agit absolument pas de représentations symboliques et érotiques comme on le pense généralement mais de signes presque mathématiques inscrits sur le corps des femmes au moment de leur mariage, allant du visage au bas du ventre (afin que personne ne puisse dire qu'il ne les a pas vus lorsqu'il commet un délit) et destinés à suivre une sorte d'arbre généalogique génétique évitant les problèmes de consanguinité par exemple, mais lié également à la transmission patrimoniale des troupeaux.

La combinaison de ces signes entre eux répond à des règles si complexes que les mathématiciens s'y cassent la tête sans parvenir à en comprendre exactement les principes de fonctionnement. Pourtant la maman de Zora et ses voisines savaient parfaitement les appliquer.

Toutefois, et c'est là que se joue un des nombreux drames de la post colonisation dont l'évolution de la publicité Banania n'est qu'un minuscule exemple, quand elle avait voulu que sa fille épouse par correspondance un vague cousin berger de l'Ouad Rached, puis retourne en éclairieuse au pays, Zora avait embrassé son père et sa mère, tous ses frères, et au lieu de rejoindre la chambre qu'elle partageait avec ses quatre sœurs au premier étage du pavillon familial, elle se munit de son sac de sport Nike et pris le bus pour rejoindre la Porte d'Orléans.

Elle fut prise en stop sans difficulté par le premier conducteur qui l'aperçut. Elle possédait en effet un physique éclatant de candeur. Sans être spécialement belle, elle avait ce je-ne-sais-quoi qui fait des gens qui le possèdent le point de mire de tous les regards, serait-ce au milieu de la foule.

Son chauffeur, un représentant de commerce en limonade (boire ou conduire, il faut choisir, c'est pour ça que je dors à l'hôtel, était sa devise), lepéniste et raciste farouche (il avait toujours affirmé que de sa vie - jamais - il ne toucherait une "bique grise") avait vainement essayé pendant tout le trajet de lui faire comprendre qu'il était prêt à faire une exception pour elle. Mais elle avait cette qualité formidable de ne jamais comprendre ce qu'elle n'avait pas envie de comprendre ; et il en fut pour ses frais.

À la suite de quoi, son vocabulaire raciste évolua très légèrement puisque les "biques grises" se transformèrent dans sa bouche en "gazelles du désert".

Fermons la parenthèse.

On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans. Elle venait d'avoir dix-huit ans. Ce n'était encore qu'une enfant. Elle trouva pourtant facilement du boulot comme serveuse dans un bar-tabac dont le patron et la clientèle du bar, lepénistes convaincu (etc.). Il se trouva que la salle était fréquentée pour son flipper (le dernier de la ville) par les élèves d'une école d'art voisine.

De fil en aiguille, elle en vint à poser pour les cours de la section arts appliqués afin d'arrondir ses fins de mois. De tous les modèles employés par l'école, elle était la seule à poser habillée car elle se refusait

obstinément à comprendre ce que voulait dire le vieux professeur de dessin barbu lorsqu'il essayait de lui expliquer dans un étrange jargon allégorique que le retour à l'état primitif d'Ève était indispensable pour éveiller la créativité de ses élèves.

Elle fut bientôt amie avec tout le monde ; plus spécialement avec les homosexuels qui se comptaient en grand nombre dans les rangs des élèves de l'école.

L'année suivante, elle décida de prendre des cours d'expression conceptuelle et fut comme foudroyée par une vocation de plasticienne. Elle se spécialisa dans les photographies et vidéos en plan fixe de centres commerciaux d'une part, et dans la sculpture à base de mobilier de bureau réformé d'autre part.

Deux axes de recherche qui devraient, avec un peu de chance, rester emblématique de son travail pour la postérité. Sa grande force était de ne jamais rien expliquer, ce qui dans l'art conceptuel est d'une originalité flagrante.

C'est alors qu'elle rencontra Noé, le fils de Monsieur Robert (de son vrai prénom Antoine), qui ne tarda pas à devenir son meilleur ami. Il vivait à la colle (les chiens font pas des chats) avec un plasticien ex-yougoslave mutique (Rotko Kovacevic) qui commençait à se faire un nom avec son prénom dans le petit monde de l'art contemporain depuis qu'il avait gagné un concours et qu'une de ses œuvres trônait sur un rond-point : une allégorie abstraite de la guerre de Bosnie-Herzégovine en acier corten de douze mètres de haut que le magazine Art-Press n'avait pas hésité à qualifier de "Guernica du XXI ème siècle".

Le correspondant du quotidien local chargé de couvrir la zone dans laquelle était implanté l'ouvrage d'art de la DDE avait en revanche écrit après avoir assisté au vin d'honneur le jour de l'inauguration :

“...On se demande à quoi ça sert et ce que ça représente. Mais il faut bien reconnaître qu'avec douze mètres de haut, c'est la plus grande sculpture de rond-point de France et peut être du monde. De ce point de vue, notre commune peut s'enorgueillir de l'accueillir, d'autant qu'elle n'a pas coûté cher aux habitants puisqu'elle a été financée à 80% par les services de l'État.”

Zora ne tarda pas à quitter la chambre de bonne au-dessus du bar Tabac (Le Narval) où elle avait de plus en plus de mal à dormir à cause des stations quotidiennes répétées du patron le soir devant sa porte.

Il essayait toutes les formes de dialectiques possible et imaginable pour la convaincre d'ouvrir (supplications, pleurs, coups de poing répétés, menaces...). Évidemment elle s'obstinait à ne rien entendre. Mais pour dormir c'était une autre paire de manches.

Elle vint donc tout naturellement s'installer avec Noé et Rotko dans la friche industrielle insalubre qu'ils partageaient depuis quelques années avec d'autres artistes, dont le célèbre groupe post punk psychédélique “Les Goitres Multinodulaires”, oui, ceux là même qui ont composé les inoubliables opus “Inscris-toi à la C.G.T.”, “Perte Blanche”, etc.

C'est dire si les nuits étaient chaudes dans cette zone de non droit qu'occupait le collectif Nodule. Là aussi il était difficile de dormir, mais c'était la fête.

Rotko était pressenti pour réaliser une œuvre éphémère sur le parvis de Notre Dame de Paris à l'occasion de la biennale d'Art Contemporain. Une allégorie de la paix en Bosnie-Herzégovine financée par Le Jocary Club au bénéfice de ses œuvres humanitaires, peu importe lesquelles.

Rotko pensait que tout ce qui peut être utile à son œuvre était bon à prendre et cette idéologie de girouette lui tenait lieu d'unique credo depuis qu'enfant, il avait vu sa mère se faire égorger devant lui et qu'il avait été violé par un commando Serbe dans l'église de son village (il y a des gens comme ça qui ont des excuses incroyables pour être homosexuels et apolitiques ; mais c'est une autre histoire).

Il devait passer un entretien avec l'Amiral François Beaumec, de l'Académie de Marine du Luxembourg, Président de la Société des Beaux-Arts du Faubourg Saint-Honoré. C'est lui qui présidait le jury de sélection composé de notabilités totalement oubliées du monde des Arts et des Lettres dont pas une ne devait avoir moins de quatre-vingt années d'expérience.

Le seul atout de Rotko était son homosexualité. Mais comme il était fidèle à Noé, l'affaire s'annonçait difficile à conclure.

Ils décidèrent qu'ils ne seraient pas trop de trois pour défendre le dossier. D'autant que Rotko était incapable de s'exprimer dans un français correct — et même de s'exprimer tout court — en public. Il fallait donc se rendre à la capitale.

Et c'est ainsi qu'ils se retrouvèrent dans un vieux tube Citroën en tôle ondulée grise sommairement retapé

— emprunté aux “Goitres” et taggé par “Rachid la bombe”, un autre artiste du collectif Nodule — et qu'ils débarquèrent sur les pavés de Paname, modernes Julien Sorel, après une nuit blanche passée à éviter la police en passant par les routes secondaires.

Monsieur Robert disposait à ce moment-là d'un très spacieux et confortable loft dans une cour du Faubourg Saint-Antoine. Une planque idéale pour garer le fourgon et un point de chute formidable pour un trio d'artistes désargenté.

En les voyant rentrer dans la cour, Malik éclata de rire, évidemment.

L'équipe s'étoffait

Chapitre 6

Résumé des épisodes précédents :

Robert travaille en usine. Il gagne au loto et devient Bébert. Il se retrouve dans un fauteuil roulant et son fidèle serviteur Malik le nomme Monsieur Robert.

Il veut dominer le monde, puis y renonce, terrassé par une sorte de dépression rêveuse.

Son fils Antoine (dit Noé) débarque chez lui accompagné de Rotko et surtout de la craquante Zora.

Le suspense devient intenable...

Il y avait bien deux mois que la bande s'était installée.

Noé se décarcassait pour obtenir une entrevue au Jocary. L'Amiral François Beaumec n'était en effet pas au rendez-vous convenu pour des raisons mal déterminées. Quand le trio s'était présenté au Cercle des Navigateurs "La Rose des Vents" sur les Champs-Élysées, au jour et à l'heure dite, personne ne semblait au courant de rien et on les fit attendre presque une heure assis sur des bergères très inconfortables dans un petit salon Louis XVI où manifestement personne ne mettait jamais les pieds et encore moins les fesses.

Il n'y avait comme lecture dans cette salle d'attente qu'un livre ancien de gravures de marine, relié en cuir rouge, grand et lourd comme une plaque de marbre, posé sur un guéridon doré.

Noé essaya d'y jeter un coup d'œil, mais la première page, jaunie et raide, qu'il voulut tourner se déchira avec un bruit si déchirant qu'il referma prestement l'ouvrage et se dépêcha de se rasseoir sur sa

chaise-médaille avec le sentiment désagréable que celle-ci allait s'écrouler ; et qu'il avait déjà fait assez de bêtises comme ça.

Finalement, une jeune fille très sophistiquée avec un fort accent étranger ouvrit la porte et leur annonça d'un air contrarié, sans même prendre la peine de pénétrer complètement dans le salon, que l'Amiral avait été appelé brusquement à se rendre dans sa pêcherie près de Puerto Madryn en Argentine pour un cas de force majeure.

Aux légitimes questions qui lui furent posées par le trio (qu'elle regardait un peu comme s'ils étaient des sans abris) elle répondit qu'elle n'était qu'une stagiaire et qu'elle ne savait absolument pas quand son retour était programmé.

En attendant les affaires courantes seraient expédiées par l'entremise diligente de Me Lebatton-Durenazel, un avocat, dont elle n'avait pas le droit de communiquer le numéro de téléphone (liste rouge). Elle sembla manifestement soulagée lorsqu'ils acceptèrent enfin de se diriger vers la rue et se fendit même d'un vague sourire compatissant quand elle les vit enfin sur le trottoir.

Elle referma la lourde porte vitrée en fer forgé sur eux.

Depuis, Noé envoyait des courriels à l'adresse du Jocary. Mais, jusqu'ici, il n'avait pas obtenu de réponse.

Sinon, Il passait le plus clair de son temps à errer dans les rues de Paris et chaque soir consultait ses mails et alimentait son blog avec les photos qu'il avait prises dans la journée. Mais à part quelques spams au goût

douteux, l'horizon restait vide, désespérément vide, et son blog n'avait toujours aucun visiteur en dehors de lui.

Rotko avait découvert dans un petit atelier qui servait de remise dans la cour un équipement complet d'ébéniste à l'abandon. Il avait apporté avec lui dans le camion son poste à souder portable. Il s'était remis au travail et passait ses journées à étudier les techniques mixtes bois/métal en tapant et en sciant dès dix heures du matin.

Zora, elle, avait entamé une interminable conversation avec Monsieur Robert.

Elle avait une façon inimitable de poser des questions directes : "Comment tu fais pour rester comme ça sans bouger ?" avait été la première. Il lui avait confié qu'il rêvait beaucoup. Puis, très rapidement, car les grands yeux noirs et brillants de Zora semblaient capables d'avalier n'importe quoi sans jamais montrer la moindre trace d'incrédulité ou de moquerie, il s'était confié à fond : les projets de domination du monde, etc.

Elle trouvait cela romantique.

Elle avait un cœur d'or. Elle entreprit de convaincre Monsieur Robert qu'il ferait mieux de se consacrer à sauver le monde plutôt que d'essayer de le dominer. Comme il ne savait plus quoi faire de son avenir, il lui prêta une oreille attentive.

Elle tenait sa philosophie du seul garçon qu'elle ait connu et qui lui ait semblé réellement gentil. Il s'agissait d'un copain de son frère aîné, projectionniste du cinéma de l'espace socioculturel Antoine de Saint-Exupéry. Il s'appelait Momo (enfin Mohamed). Il avait les dents du bonheur -déjà sérieusement jaunies par la nicotine - et des dreadlocks qu'il nommait précieusement "mes

cadenettes”. Ces dernières lui tenaient lieu d'encensoir et diffusaient des parfums capiteux, odeurs de cigarette (Fleur de Pays) et d'encens (parfum cèdre) mélangées. Il riait nerveusement entre chaque phrase, comme on éternue, en se penchant en avant par saccades.

Momo avait des certitudes. Il pensait que l'homme est fondamentalement bon et que la civilisation est la seule responsable de toutes les perversions.

Tout ce qui venait de la nature était donc salubre : le tabac bien roulé et la ganja en premier lieu.

La bière était tolérée (une dizaine de fois par jour). Tous les styles de musique (même s'il n'écoutait pour sa part que du Bob Marley) devaient être considérés comme l'expression de Dieu sur la terre.

Les rastas étaient une espèce de mystiques athées, pratiquant un rite fortement codifié, végétariens, et adeptes du retour à la terre (sans travailler celle-ci toutefois). Momo avait également été initié à la conception rousseauiste de l'univers par son prof de français, au lycée en première C ; et il était donc : démocrate, pacifiste, républicain et écologiste ; et pas trop nul en maths.

L'école laïque, grâce au dévouement de ce pédagogue, pour une fois, n'avait pas totalement échoué dans sa mission d'éducation et de réunification sociale.

Depuis, il avait vu énormément de films qui, tous, l'avaient affermi dans ses opinions. Le fait que “The Harder they Come” montre clairement que la Jamaïque est une terre de non droit où la rapine et la violence règnent en maître et que “L'Année du Dragon” permette bien de comprendre que la commercialisation de la drogue est assurée par des gens très antipathiques et passablement violents, n'avait en rien entamé ses opinions.

Ces épiphénomènes pouvaient être imputés à des désordres collatéraux. Un peu comme lorsque le chat (qui se laisse si bien caresser par les enfants) se transforme à lui tout seul en héroïque régiment de cavalerie pendant la nuit et se replie du carrelage blanc de la cuisine au matin en le laissant à peu près dans le même état que la neige de Wounded Knee.

Avec, en guise de dépouilles indiennes, des tripes de mulots, des plumes de mésanges et le sang vermillon des lézards du jardin.

C'est "Mère Nature". Elle a ses raisons.

Sa pensée, étayée par un discours sans faille et ponctuée de rires ne souffrant aucune contradiction, lui apparaissait comme un savoir inné. Toutes les coïncidences se muaient en évidences à partir d'un tronc commun, comme une passerelle tellurique tendue entre Kingston, Paris (patrie des droits de l'homme), et Addis-Abeba, qui dans son esprit géographiquement, historiquement et matériellement vaporeux et par la médiation des empires anciens et du Jah Rastafari Haïlé Sélassié (deux cent vingt-cinquième successeur de la reine de Saba et du roi Salomon) était une sorte de résurgence des antiques civilisations tribales issues d'Afrique.

En conséquence, tout naturellement, bien que né dans un HLM du neuf-trois, il se considérait comme l'héritier légitime des chamans de toutes origines.

Il était spécialement fasciné par les sorciers mangeurs de peyotl du Mexique qu'il avait appris à connaître grâce à une lecture laborieuse des ouvrages de Carlos Castaneda, prêtés par son copain Mousse (enfin Mustafa), le dealer de la cité.

Il se sentait un descendant ethniquement acceptable de la reine de Saba. Il ne manquait jamais de

faire remarquer qu'il avait la peau relativement noire, pour un Arabe en tout cas ! Très ouvert aux autres, convaincu que l'on peut tout obtenir par la gentillesse, capable de discuter pendant des heures de la notion de "respect" avec les pires racailles de son quartier, c'était ce qu'on peut vraiment appeler un bon élément pour la Maison des Jeunes.

Il était, en plus, une sorte de champion au baby-foot.

Zora avait tout appris de lui.

En tant que meilleur copain de son frère aîné, il la considérait comme sa petite sœur et, en conséquence, s'était toujours opposé à ce qu'elle fume un joint.

Zora transmettait à Monsieur Robert, un peu approximativement, le message que lui avait légué Momo.

Monsieur Robert regardait Zora.

Il avait l'intime conviction qu'il avait en face de lui "quelque chose" de miraculeux. Il ne savait pas quoi.

Malik semblait partager son opinion car il ne riait pas quand elle parlait.

En fait, lorsqu'il était enfant, il avait entendu dire par les femmes de son village sur l'île Éléphantine qu'il était un descendant direct d'un pharaon Koushite (XXVe dynastie).

Il se demandait si, en tant que tel, il n'appartenait pas de droit à la grande famille rastafari. Son cousin, en tout cas, faisait pas mal d'argent avec ça comme guide touristique en felouque sur le Nil à Assouan.

"Attention", était en train d'expliquer Zora, "tu ne dois pas confondre "rasta" et "rastaquouère", ça n'a strictement rien à voir !".

Monsieur Robert découvrait que le monde n'est pas "quelque chose" qui existe comme il l'avait toujours pensé, mais plutôt "quelque chose" qui se pense. C'était une idée confuse qui se faisait jour peu à peu au fil de ses discussions avec Zora. Elle agissait sur lui comme un révélateur.

Depuis son accident, la rupture avec son ancienne existence, la destruction de sa MGB et de Nénette, sa liaison avec Malik et sa surprenante médiatisation, il n'avait jamais pris la peine de réfléchir aux choses cosmiques de l'univers comme il le faisait chaque jour aux temps déjà anciens où il regardait défiler la circulation depuis le pont de l'autoroute. Il s'était contenté de vivre comme un enfant, en acceptant la réalité comme elle se présentait, sans réfléchir.

Il évoluait.

Ses intimes convictions avaient été trempées dans la culture prolétaire de ses parents. Elles pouvaient se résumer ainsi : "travailler est la seule façon de vivre dignement" et " Il faut être honnête".

De ses ancêtres paysans, il gardait la conviction qu'il était né serf et que son destin ne pouvait être que de recevoir des volées de coups de bâton, quoi qu'il fasse.

Ses récentes aventures avaient évidemment tout pour ébranler cette conception de l'univers ; quoique...

En tout cas, ses interminables dialogues avec la beurette lui faisaient entrevoir à quel point il était passé à côté des rêves indispensables qui font que la jeunesse, génération après génération, se construit en voulant refaire le monde.

Après Malik qui riait, il avait maintenant Zora qui rêvait.

Et l'univers en était comme illuminé.

Monsieur Robert avait accepté un contrat d'exclusivité avec l'agence "Real People". Depuis plus personne ne pouvait publier une photo de lui ni obtenir une interview sans signer au préalable un contrat de douze pages rédigé dans un jargon d'une ambiguïté si complexe -plus une annexe avec des caractères écrits très petits - que Malik, en le lisant, avait failli s'étrangler dans une crise de fou rire qui resterait dans les annales de la petite communauté.

On avait vraiment cru qu'il allait s'étouffer.

Et enfin, quand il s'était un peu calmé, on avait vu de grosses larmes couler sur ses belles joues bleu-ébène.

L'avocat souffrant de furonculose dans le cou qui avait été chargé d'expliquer le document et de répondre à toutes les questions qu'ils voudraient poser, avait été très surpris de se voir demander un stylo, et que Malik, qui avait une procuration devant notaire, y appose son paraphe en bas de chaque page ; et sa signature sur la dernière, sans même jeter un coup d'œil au texte.

Ils attendaient la visite d'une attachée de presse qui serait chargée de suivre leur dossier. Mais elle ne devait pas venir avant septembre.

Le mois d'août arriva. La canicule était tombée sur Paris. Tout semblait mort. La plupart des commerçants du quartier avaient baissé les rideaux de fer. Il pleuvait sur la côte et les Alpes.

Les coups de marteau de Rotko vibraient dans l'air brûlant. Le tube avait un pneu crevé que personne ne s'était donné la peine de réparer.

Un dimanche vers quatre heures de l'après-midi, on sonna à la porte de la rue. C'était quelqu'un qui n'avait pas le code et tous les autres occupants de la cour étaient partis en vacances.

Ce ne pouvait donc être que pour eux. Malik, qui souffrait moins de la chaleur que les autres, s'arracha de devant la télé où il visionnait un film d'Éric Rohmer (son réalisateur préféré) traversa la fournaise sur les pavés brûlants, les pieds nus. Il appuya sur le bouton électrique d'ouverture de la porte donnant sur la rue.

Deux filles en baskets et blouson de cuir (par cette chaleur!) en portaient une troisième qui ne semblait pas dans son assiette. La plus en sueur s'adressa à Malik en refermant la porte d'un coup de pied et en braquant un gros pistolet dans sa direction :

“...Si tu bouges, connard, t'es mort”

Pour une fois Malik n'éclata pas de rire. Il se contenta d'obéir sagement.

Rotko sortit de l'ombre de son atelier une grosse barre de fer à la main...

Chapitre 7

Résumé des épisodes précédents :
Monsieur Robert, Malik, Zora, Noé et Rotko
sont retranchés en pleine canicule dans la cour d'une
ancienne entreprise d'ébénisterie du Faubourg Saint-
Antoine. Ils attendent le retour de l'automne et la
reprise de la vie.

Mais on sonne et trois filles surgissent en les
menaçant avec des revolvers.

Rotko était comme à son habitude vêtu d'un sweat shirt gris sale à capuche. Il ressemblait à une statue massive avec son terrible gourdin dans les mains. Quelque chose comme un orque noir de la race des Uruk-Haiï.

Il avait immédiatement retrouvé ces réflexes que ceux qui n'ont pas connu la violence aveugle ne peuvent pas comprendre. Rappelons que le Croate Rotko à acquis un peu d'expérience étant enfant en Yougoslavie.

Immobile, il examinait la situation comme un contrôleur aérien chargé de régler le ballet incessant des avions remplis de femmes enceintes, de mioches dissipés et insolents, de gros vieux garçons et vieilles filles en shorts, tous en route pour défigurer le Club Med qui défigure la place Djemaa el Fna à Marrakech (ou ailleurs). Il ne s'agissait pas de faire une erreur : l'atterrissage devait se passer sans anicroche. Tout le monde devait en sortir indemne et si possible, sans s'être rendu compte du danger. Rotko planté dans la lumière vibrante de chaleur croyait presque entendre un silence du type bande son d'Ennio Morricone. Il s'apprêtait à

Mentalement il fit le point des positions respectives des pions de la partie d'échec qu'il était en train de jouer.

Zora et Robert étaient dans la maison. Il en était

sûr car il entendait en sourdine le mambo de Cachao (Descarga Sessions) que Zora écoutait en boucle depuis qu'elle avait pris le disque par erreur (il était avec les CD de rap) à la Médiathèque François Villon.

Il n'avait pas vu Noé depuis un moment et supposait qu'il était, soit avec les autres, soit parti se balader et faire des photos.

Malik se tenait tranquille et de ce côté-là tout allait bien. Il sentait chez le nubien cette placidité pleine bon sens, issue de la culture musulmane : ce qui doit arriver arrive. Il ne semblait même pas avoir peur. Il restait debout, les bras le long du corps, les paumes des mains roses bien visibles sur le fond bleu de sa djellaba en cotonnade. Il regardait quelque part un peu au-dessus de la gueule du canon, et un peu en dessous des yeux de la méchante. C'était l'attitude parfaite.

Rotko pouvait compter sur Malik : il ne ferait pas de connerie.

Restait à voir ce que valaient ces trois filles. En fait deux plus une.

En effet, il y en avait deux qui s'étaient déguisées pareil : jeans Levis 501 vintage, Converse montantes bleues (comme des Palladiums de mai 68) et blouson de cuir ; un perfecto noir pour la plus âgée et un Fly Jacket type G-1 de la U.S. Army marron clair pour la plus jeune.

Ce détail induisait de façon flagrante que, pour la cadette en tout cas, on avait affaire à une petite-bourgeoise qui n'hésitait pas à mettre du fric dans ses fringues ; ou qui savait chiner chez les fripiers avec discernement ; ce qui au fond revient un peu au même.

Le temps c'est de l'argent.

La troisième ne semblait vraiment pas en forme.

Au point que les deux autres étaient obligées de la soutenir.

Elle apparut à Rotko comme une image pieuse, un Christ martyr de Raffaello Santi en contre-jour ; il se souvenait de ses cours d'histoire de l'art. Les bras en croix, soutenue de chaque côté par ses copines, elle avait poussé la ressemblance avec Jésus de Nazareth Roi des Juifs jusqu'à avoir une blessure sanguinolente au flanc droit.

C'était une brune à la peau mate, vêtue d'une robe d'indienne ornée de motifs provençaux. Ses pieds étaient chaussés de sandalettes de cuir fauve tressé, du type que l'on nomme "tropézienne", avec un morceau de cuir qui blesse aux creux des gros orteils. Le genre qui oblige à prendre un taxi quand on veut aller au cinéma du coin ; mais c'est si joli l'été !

En attendant, elle semblait loin de ces considérations esthétiques et même si sa tête, qui pendait en avant, lui donnait l'air de contempler ses souliers, il y avait fort à parier que sa conscience (en admettant qu'il lui en reste quelque chose ce dont il était difficile d'être sûr car elle avait les yeux vagues) était occupée pour le moment au vaste et préoccupant sujet de savoir comment rester en vie.

La plus dangereuse était donc la plus jeune des deux blousons (celle située à droite de la scène du point de vue de Rotko). En effet elle tenait son revolver comme une véritable débutante. Sa collègue (la plus âgée des deux blousons, donc, celle située à gauche de la scène

du point de vue de Rotko) ayant pris l'initiative de braquer Malik elle était donc occupée.

Mais celle-ci (celle située à droite de la scène du point de vue de Rotko) cherchait manifestement quel devait être sa cible.

C'était une jeune femme, la trentaine, aux cheveux châtons tombant sur le col de son cuir, avec un net style garçonne chic cependant. On se demandait vraiment ce qu'elle pouvait bien faire là et par quel invraisemblable concours de circonstances elle s'était retrouvée avec un flingue à la main.

Elle regardait fixement le Croate immobile, comme une proie regarde son prédateur. Ses lèvres articulaient des séquences de syllabes incompréhensibles, saccadées comme certains monologues dans les films de Woody Allen.

Elle pensait peut-être à la bonne petite chèvre de Monsieur Seguin, et elle se répétait probablement qu'il fallait qu'elle tienne jusqu'à l'aube.

Ça faisait long vu qu'il était à peine quatre heures de l'après-midi. Non seulement son pistolet tremblait dans sa main, mais en plus elle croyait bon de le diriger épisodiquement un peu dans toutes les directions autour d'elle, comme pour tenir en respect une foule agressive prête à la lyncher.

Pourtant l'endroit était désert.

Rotko craignait qu'elle ne se crispe sur la gâchette à la moindre frayeur supplémentaire. Dans ce cas, le danger n'était évidemment pas si grand car le coup partirait n'importe où. Mais un accident est si vite arrivé !

Restait la femme (celle située à gauche de la scène du point de vue de Rotko) qui venait de traiter Malik de connard : une bonne quarantaine, pas très grande. On pouvait facilement déterminer son sexe car elle possédait une énorme poitrine qui rendait probablement la fermeture du perfecto impossible.

Sinon, elle avait manifestement tout fait pour le nier : cheveux courts poivre et sel, Ray Ban aviator (décidément), chevalière en argent, grosse montre de plongée, tatouage indéfinissable sortant du col vers l'épaule droite pour remonter jusqu'à l'oreille gauche en passant en travers du cou (un serpent, un dragon peut-être ?) et un piercing sur une arcade sourcilière avec une perle d'acier grosse comme une bille qui faisait mal rien qu'à le regarder.

Elle portait un tee-shirt noir avec une inscription étrange, déformée mais lisiblement tendue sur sa gorge généreuse et profonde : "I hate Aldo".

Mis à part ces protubérances trop féminines, cette générosité déplacée de la nature, elle aurait presque pu plaire à Rotko tellement elle était proche d'un homme.

Elle était trempée de sueur, essoufflée. Elle avait surtout l'air fatigué. Mais sa main ne tremblait pas.

Le silence était tombé sur l'air vibrant de chaleur de la cour. Au loin, la sirène d'une voiture de pompier enfla puis diminua. Un lézard musardait sur le dallage aux pieds des trois intruses. Le temps s'était comme arrêté. Personne ne bougeait plus.

Le téléphone sonna quelque part à l'intérieur, dans l'ombre. La fille déguisée en GI (celle de droite)

recommença à jeter des regards affolés autour d'elle. Il s'était passé plusieurs secondes depuis leur irruption (eh oui, le temps passe !) mais la situation semblait figée pour l'éternité.

On entendit à l'intérieur la voix de Zora qui prenait la communication sans qu'on puisse cependant distinguer ses paroles. Puis, d'un seul coup, elle apparut sur le petit balcon de courtoisie donnant sur la cour, embrassant d'un seul coup d'œil la scène que nous venons de vivre, sans toutefois rentrer autant dans les détails.

Ce que vit surtout sa nature altruiste, ce fût la fille blessée portée par les deux autres. Elle cria à Rotko et Malik : "...Mais qu'est-ce que vous foutez ? Vous ne pouvez pas les aider ? Aller, bougez vous, il faut la monter ici à l'ombre".

Puis elle s'élança pour dévaler dans un tintamarre assourdissant le petit escalier de secours en ferraille rouillée que ses alvéoles en nid d'abeille transformaient dès qu'on le touchait en orgue barbare digne du cirque Archaos.

Elle déboucha en trombe, finissant de rompre le cercle magique avec une inconscience parfaite, ne s'occupant que d'essayer de voir dans quel état pouvait bien être la malheureuse.

Malik éclata enfin de rire en écartant un peu les bras dans un geste fataliste qui semblait dire : "ce coup-ci, il faut que j'y aille".

Rotko haussa les épaules, jeta sa barre en fer sur le sol, s'approcha d'un pas lourd du trio pétrifié et

chargea avec une douceur merveilleuse la blessée dans ses bras.

Le Flying Jacquet éclata en sanglots et laissa tomber son arme sur le sol où elle atterrit avec un bruit de boîte de conserve.

Le perfecto, après quelques hésitations et une vague tentative (qui passa totalement inaperçue) pour reprendre en main ses manœuvres d'intimidation, finit par ranger son joujou dans sa poche et aider Rotko.

Elle ne remarqua même pas que Malik avait ramassé l'autre revolver par terre et l'avait glissé dans l'ample poche de sa tunique. On monta l'escalier en procession.

C'était Esméralda portée par Quasimodo, suivie par les regards médusés du peuple de Paris.

Monsieur Robert attendait sur le palier du premier, devant la porte de l'ascenseur. Il portait sur l'ensemble un regard bienveillant et demanda à Malik : “Elle s'est fait mal ?”

C'est seulement alors, en arrivant dans le salon et pendant que Rotko déposait son fardeau avec une infinie délicatesse, que Zora reconnut la fille à l'intérieur du fling Jacket (celle qui était à droite, etc.) :

“Mais... C'est vous Madame Caroline ? Qu'est-ce qui vous arrive ?”

C'était la documentaliste du Centre de Documentation Pédagogique de son Collège à Arnouville.

Chapitre 8

Résumé des épisodes précédents :

On l'a échappé belle ! Dans l'aveuglante lumière de Paris au mois d'août, l'irruption de la violence transforme brusquement la petite cour du Faubourg Saint Martin en scène de film à la Sergio Leone.

Voici notre bande avec une blessée sur les bras et deux larronnes armées de bousons. Que se passe-t-il exactement ?

La situation est pour le moins confuse !

On avait posé la blessée sur un sofa. Malik se chargeait d'elle. Il avait passé le revolver ramassé dans la cour à Rotko, qui, après l'avoir regardé, avait haussé les épaules et l'avait négligemment posé sur la table.

Il y avait comme un malaise dans l'air.

On avait fini par s'expliquer.

Difficile de rendre compte ici des questions et des réponses ; à moins d'y consacrer au minimum deux ou trois autres épisodes ; ce qui risquerait d'être lassant.

Même chose pour les gestes et pour les conversations, faites d'interjections diverses et qui créaient par moments un brouhaha. Cela donnait quelque chose comme une de ces scènes de transition qui forment la trame essentielle dans les films de Marguerite Duras.

Tentons toutefois de restituer ici les dialogues sur fond de mambo (Cachao je vous le rappelle) ; par ordre alphabétique pour plus de commodité : "...Ah ... Bah ... Bien ... Bof ... Bon ... Chut ... Ciel ... Comment ... Certes ? ... Euh ... Ha ! ... Hein ... Hélas ... Hem ... Heu

... Ho ... Holà ... Hum ... Ouf ... Par exemple ! ...
Parbleu ! ... Pas possible !... Stop...”.

Zora pensa enfin à éteindre la musique.

On avait fini par comprendre.

Les deux blousonnes (celle de droite et celle de gauche...) étaient deux adhérentes actives du “Club des Baskets”, équivalent féminin du “Club des Jaquettes Flottantes” pour les garçons. Elles formaient un couple.

La quadra cheveux courts poivre et sel s'appelait Claude. Elle portait manifestement la culotte en plus de son perfecto. Sa copine rougissante (Camille, la documentaliste aux fringues coûteuses) n'ouvrait la bouche que pour confirmer les dires de l'autre.

Pour résumer, disons que Claude ressemblait à la Catherine Lara rockeuse de diamants, et Camille à Catherine Lara jeune (cheveux longs) ; contraste saisissant !

Elles étaient sorties après le petit jour, avant la longue nuit, quand on va faire l'amour, avant d'avoir tout dit (disons à midi) ; pour s'offrir une pizza en amoureux (sic) place de La Bastille.

Puis, l'estomac gargouillant d'un Valpolicella en pichet, (“...On aurait mieux fait de prendre une demie San Pellegrino par cette fournaise”), elles s'étaient dirigées bras dessus bras dessous vers la rue de Lappe où il y a tellement de petits bars branchés fréquentés par des artistes et des écrivains ; ceux qui publient sur leur blog, les autres, ceux qui sont imprimés sur papier, ayant plutôt tendance à se donner rendez-vous à La Closerie des Lilas.

L'idée était de boire une menthe à l'eau pour faire descendre la mozzarella, les anchois et les câpres, ainsi que les vapeurs acides de la piquette vénitienne.

Avec également, disons le franchement, le vague espoir de se trouver à la table voisine d'une célébrité quelconque. Même une présentatrice de la météo sur une chaîne payante de la TNT aurait pu faire l'affaire. Au mois d'août, il en faut bien qui restent à Paris pour bosser.

Mais l'aventure serait ailleurs.

Presque tous les bars étaient fermés.

En passant devant "l'Oratoire des Vénitiens", une petite salle de café-concert proche du Balajo (enseigne à classer de toute urgence par les Monuments Historiques), elles avaient été attirées par de la musique.

La porte était ouverte sur la sombre béance de la salle où leurs yeux aveuglés de soleil leur permettaient seulement de distinguer la lueur mate caractéristique du vrai zinc patiné par des décennies d'essuyages énergiques ; pur bras d'auvergnats.

C'était attirant. Elles entrèrent.

Il devait y avoir le soir même un concert de musique balkanique. On était en pleine répétition.

Le bar était fermé, mais la robuste serveuse allemande (1 m 95, 112 kg, 2 tresses blond paille de 90 centimètres de long, chaussant du 45 et capable de porter deux plateaux chargés de six chopes de 1/2 litre de Pilsner en même temps au milieu d'une foule compacte sans renverser une goutte et en gardant sa bonne humeur - elle gagnait chaque année tous les concours à la fête de la bière à Munich - leur posa deux menthes à l'eau sur le zinc tout en disant laconiquement :

“Cheu fé kado”. Elles étaient à l'évidence membres du même club.

Le groupe sur scène faisait la balance. C'était un petit orchestre d'étudiants originaires de Zagreb qui payait ses vacances en France en jouant tout simplement sous le nom de “Taraf”.

L'ambiance était vraiment sympathique. Il y avait un gros chien jaunasse obèse qui dormait dans un coin avec des grognements et des crispations dans les pattes dignes d'un clochard ivre mort en cellule de dégrisement.

C'est alors qu'une petite horde de tziganes dépenaillés, du genre qui fait la manche près des caisses de parking avec des vestes Emmaüs et des yeux suppliants, quatre ou cinq hommes et deux femmes, était entré presque en courant et en se dispersant un peu partout dans la salle. Ils avaient commencé à interpeller les musiciens dans une langue inconnue.

Le plus jeune, presque un gamin, s'était approché de Claude et lui avait dit en français : “tu ne serais pas une gouine par hasard ?”

Claude avait mal réagi. Elle ne se souvenait plus très bien.

Un gros gitan à la nuque épaisse et au front bas s'était alors approché à son tour, accompagné d'un petit tout maigre et assez vieux qui portait un costume trois pièces rouge sang et autour du cou un énorme crucifix serti de bijoux gros et scintillants comme les pendentifs d'un lustre en cristal de Venise. L'objet sacré pendouillait au bout d'une chaîne en or de la taille d'un cadenas de moto. Il avait une gueule en lame de couteau, avec une grosse cicatrice affreuse sur une joue, toute boursouflée

et violette. Une sorte de chapeau de cow-boy crasseux était vissé sur sa tête.

Ces détails avaient manifestement beaucoup frappé Camille qui les énumérait comme si elle venait de voir le dernier Kusturica.

Claude s'étouffait rétrospectivement de rage :
"...C'étaient des machos de première, même les filles !
Le gros m'a dit en français : "...T'as mal parlé à mon petit frère, tu l'as traité de tzigane sale race". J'ai commencé à sentir mon sang qui bouillait. J'ai les nerfs fragiles. Le petit vieux se tenait tout droit et me regardait sans bouger avec un petit sourire vicieux aux lèvres. J'avais la pétoche, mais moi, d'avoir la pétoche, ça me met en colère. J'ai crié : "on est en démocratie quand même !".

Alors le gros avait commencé une longue explication en exhalant des odeurs tenaces d'alcool à brûler. "...Tu sais pas à qui tu parles, Madame. Tu parles devant notre roi. Lui (il montrait le nabot en rouge et or), c'est le roi des tziganes. Chez nous, les femmes se taisent quand il est là".

Ensuite, Claude avait apparemment répété qu'ici on est en démocratie. Le roi se marrait doucement en découvrant dans un hideux rictus une bordure haut et bas de dents vingt-quatre carats, assortie à son collier pantagruélique.

Mais pendant ce temps-là, ailleurs, dans la salle, il se passait d'autres choses. Une fille tzigane avait attrapé une musicienne par les cheveux et l'avait envoyée valdinguer par terre sur le plancher de danse. Les autres musicos étaient sortis par la porte de derrière en courant, protégés par l'allemande et les tziganes s'étaient tous enfuis dans la rue après avoir balancé à la volée une chaise en direction des bouteilles derrière le bar.

Seul le petit vieux avait fait un signe presque sympathique de la main avant de s'éloigner d'un pas tranquille.

Bizarrement, ni les musiciens, ni l'Allemande ne souhaitaient appeler la police ni les pompiers.

“...On a proposé de raccompagner la fille à son hôtel pour qu'elle se repose un peu et qu'elle se change.

Elle allait plutôt bien à ce moment-là. Elle s'était cogné la tête, mais on n'avait pas encore vu qu'elle saignait. (Claude et Camille parlaient chacune leur tour et parfois aussi en même temps).

On était garées devant chez vous. Mais les tsiganes semaient leur zone dans un bar rue de Charonne et quand ils nous ont vu passer, ils nous ont suivi en criant qu'ils voulaient nous payer à boire.

Heureusement on avait un peu d'avance. On s'est mise à cavalier. Mais la petite ne suivait pas. Elle commençait à tourner de l'œil. Il a fallu la soutenir. En arrivant à la voiture...j'avais ces deux pistolets d'alarme dans la boîte à gants et j'ai juste eu le temps de les attraper.

Menaces (mais ils continuaient à avancer en rigolant), sonnette. La suite, vous la connaissez.”

Le récit n'était pas limpide dans tous les détails ; mais bon.

On apprendrait le lendemain par un flash de France Info que la bande avait continué son cirque jusqu'à la gare de Lyon où ils avaient été mis en fuite par des vigiles. Poursuivis par la rue Abel jusqu'à ce qu'ils se dispersent et disparaissent dans le labyrinthe des rues entourant la place d'Aligre. Ils avaient brisé un certain nombre de vitrines en passant, comme les sales gosses qui cassent à toute vitesse le jouet qu'on leur demande de rendre à leur petit copain.

En plein mois d'août, ce genre de fait-divers, est relaté une fois seulement. Il n'intéresse évidemment personne. Et les choses en restèrent là apparemment.

Malik détermina rapidement que la blessure de la musicienne n'était pas très grave. Elle s'était probablement coupée avec un tesson de bouteille en tombant.

Elle avait aussi une bosse sur la tête, grosse comme un œuf de pigeon (c'est comme ça qu'on dit ; même si, comme moi, vous n'avez jamais vu un œuf de pigeon). Rien dont un peu de sparadrap, du mercurochrome et un bon gros glaçon (pour réduire la gibbosité disgracieuse) ne puissent venir à bout. Elle était à jour de ses rappels antitétaniques.

Elle s'appelait Jofranka. Elle était elle- d'origine Rom. Elle s'était relevée et la première chose dont elle s'était inquiétée, c'était de savoir où était sa clarinette. Elle voulait retourner à "l'Oratoire" pour retrouver ses copains et jouer le soir même. Elle s'exprimait très bien en français (quoique avec un fort accent).

Comme elle insistait, on se dirigea ensemble vers la rue de Lappe. L'instrument était là, mais le concert était annulé.

La salle était dans un désordre indescriptible et aucune réservation n'étant survenue, l'Allemande décida de fermer la boutique dont le chiffre d'affaire depuis une semaine se montait à seulement quelques centaines d'euros.

Les patrons étaient à Porquerolles. On l'aida à faire un brin de ménage et à poser les volets de bois (très malcommodes) et tout le monde se retrouva dans la cour du Faubourg Saint Antoine avec les instruments.

On présenta Hildegarde (la teutonne allait être son surnom) à Monsieur Robert. Il n'avait évidemment pas eu la possibilité de les accompagner.

On décida de faire un gros plat de pâtes.

Noé n'était pas encore rentré.

Quand il arriva vers huit heures, la chaleur était un peu retombée. Il trouva la bande installée dans la cour où une table avait été hâtivement dressée sur deux tréteaux.

Alors commença une petite aubade qui se termina assez tard.

Quelques voisins se joignirent à la fête improvisée. On dansa un peu. On découvrit avec stupeur que si Rotko ne parlait pratiquement pas, il chantait en revanche les mélodies de chez lui avec une voix rauque qui fichait des frissons dans le dos.

Ce que personne ne savait encore c'est que Noé, de son côté avait beaucoup de choses à raconter.

C'est bien Paris au mois d'Août.

Chapitre 9

Résumé des épisodes précédents :

En plein cœur d'un Paris abandonné par ses employés de banque (c'est le mois d'Août), chez Monsieur Robert, par une suite de rencontres fortuites, se retrouve une petite tribu de saltimbanques.

Et dans la touffeur de la nuit, on danse, on boit, on rit... jusqu'à bien plus de minuit.

Hildegarde avait disparu, oubliant sur le canapé un soutien gorge de baleine grand comme deux parapluies.

Elle s'était permis de l'ôter à cause de la chaleur (ça neu fou chôôck-pâââh ?). Elle avait persisté toute la soirée dans son rôle de soubrette d'airain, et, telle une odalisque, elle n'avait pas ménagé sa peine.

Elle avait porté les plateaux, trouvé les verres, épluché les oignons, servi les spaghettis, décapsulé les bouteilles, et, pour finir avait expédié la vaisselle à la main (essuyage et rangement compris) ; dédaignant la machine. Puis elle avait tout rangé et s'était éclipsee sans que personne y prenne garde. À peine si l'on avait entendu une fois ou deux au cours de la soirée :
“...Assieds-toi la teutonnes, tu nous fiches le tournis. Viens écouter la musique”.

Mais personne n'aurait songé sérieusement à tenter de la contraindre.

Les rayons ardents du soleil qui tapent sur la tôle ont surpris de bon matin les musiciens du Taraf qui ont établi un campement de fortune dans le camion. Ils se sont réveillés en nage. Ils émergent donc fripés et ébouriffés, les yeux encore à demi clos, se frottant et se

grattant de diverses manières, sans rien pour se changer, manifestement avec un bon mal de cheveux.

Rotko, qui déjeune déjà à la cuisine en compagnie de Zora, leur propose du café avec un grognement de phacochère. Mais les autres lui tapent sur les épaules, lui grattent la tête et le bousculent en riant et en criant "Rotko, very good, Rotko, good singer, good singer..." Sans qu'il paraisse trop mécontent.

Jofranka, que sa blessure taquine, demande aussitôt la salle de bain. Zora, gentiment, lui prête une petite robe, un jupon piqué et deux ou trois autres machins de fille dans un petit sac en plastique.

Bientôt, on entend l'eau qui coule et Jofranka qui chante : "Sodade, sodade, sodade, / Dess nha terra d'São Nicolau ...", qu'elle reprend en boucle.

S'encadrant à contre-jour dans la porte d'entrée de la cuisine, toujours caparaçonnées dans leurs blousons, les cheveux en pétard, Camille, les yeux dans le vague, et Claude, grimaçante et un peu gauche font alors leur entrée sous les applaudissements d'allégresse des membres du Taraf qui semblent déborder de tendresse pour tous ceux avec qui ils ont trinqué la veille.

S'étant trouvé un clic-clac chez des voisines (boire ou conduire il faut choisir), elles venaient pour dire au revoir. Mais un concert de huées les oblige à accepter un café et Claude décide d'aller chercher des croissants à la boulangerie du coin.

Pendant ce temps, Malik s'occupe du réveil compliqué de Monsieur Robert : vidanges, caresses de compresses d'eau chaude, puis fraîche, massages avec des baumes anti-escarres aux endroits bien placés, glissements précautionneux d'habillage, branchements et débranchements de faisceaux de tuyaux et de fils ; et réinitialisation de divers programmes électroniques.

Jusqu'à l'avant-dernière opération, la mise en place du corps désarticulé dans son engin ultrasophistiqué qui nécessite l'aide de Rotko, l'opération étant intime, personne ne doit les déranger.

Enfin, la fixation du heaume servant à maintenir la tête prendra encore un bon quart d'heure et nécessitera l'usage d'une clef à molette et d'un tournevis cruciforme spécial (un calvaire!). En attendant, on entend les grands éclats de rire de Malik à travers la porte de la chambre.

Noé dormait encore. Quand il émerge, tout le monde a pris sa douche.

Il prend une tasse de café qu'il boit debout, pieds nus sur le dallage frais.

Jofranka essaye d'apprendre à Rotko à sortir un son de la clarinette. En vain. Deux guitaristes, assis face à face sur des chaises dans la cuisine mettent en place une coda super acrobatique en se regardant droit dans les yeux. Le percussionniste gît affalé sur le canapé pour finir sa nuit.

Monsieur Robert est enfin là, le visage un peu plus gris qu'à l'accoutumée. Il aspire, grâce à un tuyau en polyéthylène bio une crème de soja ultra-nourrissante, enrichie de vitamines diverses ; mais avec un peu moins d'entrain que celui qu'il montrait la veille pour siroter des bières.

Zora, assise en tailleur sur un fauteuil, griffonne nerveusement dans un cahier Clairefontaine qu'elle se refuse toujours à laisser lire par personne.

Elle est presque nue sous une petite tunique courte et porte une serviette, comme un tchador sur la tête qui la fait ressembler plus que jamais à une princesse du désert.

Un autre musicien - le bassiste - fait semblant de lire un magazine assis en face d'elle. Mais toutes les

deux minutes, il ne peut s'empêcher d'engager la conversation en lançant des sujets aussi divers qu'inintéressants. Son français approximatif, mâtiné d'anglais, fortement assisté par des sourires à la limite du commercial et une gestuelle pleine de bonne humeur, ne parvient que rarement à ses fins ; et encore n'est-ce que pour se voir gratifier d'une grimace crispée, suivie de quelques onomatopées décourageantes. Ses yeux glissent, affolés, du magazine en papier glacé au corps brûlant comme un fantôme incarné.

Noé doit poser son café et son croissant pour faire la bise à Claude et Camille qui s'en vont vers de nouvelles aventures. Elles ont échangé (sans grande conviction) leurs numéros de portables avec les membres du Taraf.

Le temps s'écoule lentement dans la pénombre de l'intérieur, volets clos. L'air qui redevient brûlant fait émerger des désirs de pluie, ou de piscine. Une grosse mouche fait bzz quand les musiciens interrompent un instant leurs petits exercices machinaux et assourdis.

Un avion laisse une traînée blanche dans le rectangle bleu qu'encadre la porte ouverte. De temps à autre, on entend une sirène de pompier croître et décroître au loin.

Noé s'assoit en face de Monsieur Robert et lui dit :

- Papa, j'ai invité quelqu'un à manger à midi.

Fatigue !

- Qui tu as invité ? demande Zora sans lever les yeux de son cahier.

- J'ai fait une rencontre. Un anglais. Un type formidable.

- Toi, tu as fait une rencontre ? Zora n'en croit pas ses oreilles. Elle a abandonné son journal pour se rapprocher.

- Et tu l'as invité à déjeuner comme ça ! Qu'est-ce qui t'as pris ?

Noé n'est pas un bavard. On peut même dire que c'est un timide. Il est plutôt du style à rougir quand la boulangère lui demande s'il la veut "bien cuite ou pas trop la baguette?". Pour rien quoi !

- C'est lui qui m'a adressé la parole, dit-il comme pour se justifier.

- Ah bon ! Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

- L'œil d'or c'est bien, mais le chasseur solitaire je préfère.

- Quoi ? Qu'est-ce que c'est que ce charabia ?

- C'est ça qu'il m'a dit.

- L'œil d'or ? C'est du code de chez code ou quoi ?

Pis après ?

- J'ai dit que je ne l'avais pas encore lu.

- Noé, t'es grave putain quand tu racontes : tu racontes pas. Allez, accouche putain. C'est quoi cette histoire de chasseur ? Tu t'es fait draguer par un Anglais ?

J'ouvre ici une brève parenthèse pour excuser le langage peu châtié de la belle Zora. N'oublions pas quand même qu'elle vient du neuf trois. Et pendant que j'y suis, je vous prie également de vous montrer indulgent avec le côté poussif du récit de Noé, qui, vous commencez à vous en rendre compte, ne possède aucun talent de griot.

Mais nous reviendrons prochainement sur sa personnalité. Car d'autres dispositions, il en a. Sous son allure terne et avec ses airs effacés, il est en effet le digne fils de son père : il ne dit pas grand-chose, mais n'en pense pas moins.

Pour l'instant, embarrassé, il lâche :

- Non, pas draguer Zora ; je me suis fait séduire.

Rotko avait levé lentement la tête. Sur son visage se lisait une immense tristesse. Malik laissa tomber sa tasse de thé bouillant sur le carrelage où elle éclata avec un bruit sinistre. Les musiciens firent tous silence, sentant que quelque chose de grave était en train de se passer.

C'est alors que résonna la sonnette de la cour.
Zoro allait-t-il arriver ?

Chapitre 10 : interlude : Noé

Il serait temps que je vous dise quelques mots de ce petit Noé.

Fils de Monsieur Robert, amant de Rotko, camarade platonique (les meilleurs amis de la femme) de la belle Zora, promeneur solitaire et blogueur ; soit. Mais c'est un peu court.

C'est avant tout un grand lecteur.

Timide sans être taciturne, solitaire sans être asocial, il aime s'éclipser, soit dans ses rêves, soit physiquement, en s'évadant pour de longues promenades. Il part avec son petit appareil photo et un livre ou deux. Il est comme un pêcheur à la ligne. Souvent il s'arrête et somnole. Il est un grand partisan des dérives situationnistes. Rien ne lui convient plus que de changer sans cesse d'itinéraire, de décider d'aller visiter tel ou tel Musée et de se retrouver, à force de prendre une rue qui semble plus attirante plutôt que le bon chemin (et peut-être justement pour cela), par se retrouver il ne sait-z-où.

Il ne lit pas un livre, mais plusieurs à la fois. Il en sème partout et pour tous les usages. Deux ou trois dans les toilettes (poésie), trois ou quatre au chevet de son lit (roman policier, chefs d'œuvres anciens de la littérature, livres déjà lus, achats compulsifs réalisés récemment chez des bouquinistes, sur des vides greniers...), et d'autres encore, traînant ici ou là. Ce sont des transversales, des ouvrages reçus en cadeau, empruntés, des écrits récents dont on parle encore, voire des magazines. Repris, abandonnés, remis en bibliothèque plusieurs années, parfois avant d'être repris et terminés (ou non), truffés de marques pages, comme les jalons de ses flâneries intellectuelles.

Très jeune, alors qu'il vit encore chez ses parents Bébert et Ginette (vous vous souvenez ?), alors que bien peu de littérature est à sa disposition dans son pavillon prolétarien, avec ce père étrange qui passe son temps à disparaître sur son vélo, avec cette mère que rien ne peut contrecarrer lorsqu'il s'agit d'assister au tirage en direct du loto, il s'est évadé très vite vers la bibliothèque municipale Claude Tillier.

En l'absence de toute indication capable de le guider dans son entourage immédiat, il prend les ouvrages au hasard dans les rayons. Le Club des Cinq fait ses premières délices. Le jeu se transforme vite en passion. À douze ans, il a déjà lu "Crime et Châtiment", "Mon Oncle Benjamin" (évidemment), "L'Ancre de Miséricorde", "En attendant le vote des Bêtes Sauvages" de Kourouma, tout les Blake & Mortimer, et sa BD préférée est Calvin & Hobbes ("On a clear night like this, you realize how incomprehensibly vast the universe really is") ; pour ne citer que ce qui l'a marqué. Quelques inepties comme un roman de Catherine Pancoll ou le grotesque "Spirite" de Théophile Gauthier lui sont également tombées sous la main ; et tombées des mains, n'ayons pas peur de le dire. Mais ces écarts eux-mêmes ont participé à son profil atypique de lecteur. Loin de l'actualité et des prix littéraires, il s'est habitué à forger son jugement, seul. Sa méthode s'est affirmée. Il choisissait au départ sur la seule impression que lui donnait le titre.

Par exemple, "Lumière d'Août" est d'abord écarté pour intitulé qui sonne comme un roman de vacances. Heureusement, notre inculte lecteur (il fait à cette époque un BTS de Génie Électrique) n'a pas mémorisé le nom somme toute ordinaire de William Faulkner qu'il prend pour un écrivain américain populaire à succès. Quelque

chose comme l'équivalent en écriture du Coca Cola, des hamburgers, du Tomato Ketchup ou de Mickey. Quelque temps plus tard, ce même titre s'éclaire brusquement d'une façon inattendue après la lecture inopinée de "Pylône". Décidé à dévorer la totalité de l'œuvre du faux boiteux, il se cogne soudain contre "Le Bruit et la Fureur" qui se révèle obstinément une porte close. Même chose pour "Absalon Absalon". Il démarre vingt fois la lecture, puis renonce et abandonne la petite édition de l'Imaginaire Gallimard qui cependant n'est jamais très loin.

Elle est encore aujourd'hui, toute racornie et délavée par le soleil, quelque part dans le camion.

Mais sa découverte de Faulkner n'est citée qu'en exemple. Il en est ainsi pour tout. Il croise dans les eaux de la petite et de la grande prose, de la poésie classique et d'avant garde. Il place sur le même pied Sherlock Holmes, Frankenstein, Le Moine, Maldoror et Simenon. Il "flashe" littéralement en lisant "Mes Propriétés" d'Henry Michaux, manque de sombrer dans l'alcoolisme après la consommation sans modération de "Au-dessous du Volcan", frôle la dépression avec Céline.

Il n'a jamais lu ni Proust, ni Joyce. Un jour, il se prend d'horreur pour "Le Quatuor de Los Angeles" de James Ellroy qui le tient éveillé un grand nombre de nuits et l'empêche de dormir un certain nombre d'autres.

Il fait son éducation mystique en compagnie du Loup des Steppes et d'autres Perles de Verre.

L'année de son bac technique, il découvre son homosexualité à la suite d'une visite scolaire au Musée d'Art Moderne de Saint-Étienne Métropole. C'est là qu'il voit Rotko pour la première fois : il le prend au premier abord pour une sculpture hyperréaliste surréaliste tant il

est immobile devant un amas de ferraille posé à même le sol. À la fois massif et fragile.

Noé est un rescapé.

Par les effets conjugués du deuil de sa mère et de la miraculeuse survie de son père, il est resté des années isolé, ne trouvant grâce auprès d'aucun camarade dans son collège, courtisé ensuite au lycée par ceux qui lui plaisaient le moins. Il a choisi la voie solitaire. Il a échappé à la mode punk, ne sait rien du new age, et pense que les feuilletons de la télévision sont des films d'avant garde : il les confond tous.

Il divise son existence en trois phases : la monotonie des champs de betteraves de son enfance, l'école d'art et son amour pour Rotko, et depuis quelques semaines, ses dérives dans Paris.

Voici l'étrange parcours qui a façonné sa mystérieuse personnalité.

Voilà le jeune homme si sensible qui s'exprime si mal qu'il vient de planter par inadvertance un épieu de douleur dans l'esprit du malheureux Rotko.

Mais reprenons l'action.

Chapitre 11

Résumé des épisodes précédents :

La lourde canicule qui pèse sur Paris (et pas mal d'alcool) ont rendu le réveil difficile.

Quand on apprend que Noé à été “séduit” par un Anglais, on est en droit de craindre le pire. ...Et pourtant / pourtant, je n'ai-hai-me que toi / et pourtant... / J'arracherai, sans une larme, sans un cri / les liens secrets qui déchirent ma peau...¹

Zora avait entendu dans l'interphone une voix qui disait avec un fort accent anglais : “Puis-je entrer mon automobile s'il vous plaît?. j'ai peur de me le faire domager²

Ce fut une MGB verte strictement semblable à celle qui avait coûté la vie à Nénette et transformé Bébert en légume à roulette qui surgit dans un ronflement de poussière et un crissement de gravier à peine le portail entrouvert par la télécommande.

La MGB du destin.

Au volant, un authentique énergumène ; la trentaine maigre, un bon mètre quatre-vingt dix.

Il est vêtu d'une tenue coloniale blanche, avec tous les accessoires : casque, short, stick, lunettes rondes à monture en écaille de tortue avec des événements anti-sable, cravate club piquée d'une épingle rehaussée d'un diamant, chaussettes de laine hautes aux couleurs

¹ Merci Aznav.

² **Note de l'auteur** : je renonce à reproduire si peu que ce soit cet accent “so british” fait d'un tel nombre de phonèmes imperceptibles et de nuances tonales délicates pâteuses et sifflantes. Je te demande simplement de faire l'effort, Oh Lecteur !, de te le mettre dans l'oreille une bonne fois pour toutes. Je conserve toutefois quelques tournures de phrases pittoresques.

d'un clan écossais, rangers légères de toile écrue, et, seul anachronisme, un chèche semblable à celui qu'arborait en toutes circonstances Yasser Arafat porté en écharpe.

C'est un personnage de carnaval sortant tout droit d'un magasin de location qui sauta par dessus la portière de sa décapotable avec la légèreté d'un cavalier plongeant à bas d'un pur sang anglo-arabe en plein freinage dans une gravure de chasse à courre exotique pour porter le coup d'épieu frontal, et fatal, un genou au sol, au sanglier écumant qui fonce vers lui au grand galop, défenses en avant, juste avant qu'il n'éventre la nerveuse monture (une spécialité marocaine très prisée des jeunes nobles anglais en mal de sensations fortes).

Se dirigeant d'un pas sûr vers l'escalier en titillant les pompons de ses bas avec son stick, et avant que quiconque ait eu le temps d'esquisser le moindre mouvement, il fait une entrée théâtrale, évidemment, en claironnant d'une voix de fausset :

- How do you do ? Sir James Windsor Baronet of Scotland, pour vous servir.

Puis sans attendre aucune réponse il enchaîne :

- Oomph! Je suis invité par votre Noé au plaisir de faire votre rencontre. Je veux en priorité vous mettre tous à l'aise avec ma renommée noblesse. Je suis un proche cousin de la reine, soit ; mais c'est beaucoup trop complexe pour vous expliquer. L'objet de trop beaucoup de tractations. Ce n'est pas ma faute et je crains d'être bien mal éduqué au regard de votre monde. Oomph ! Je suis venu à votre rencontre aujourd'hui car j'ai été définitivement fasciné par votre Noé. Je vous demande pardon de l'avoir adressé si cavalièrement. Je n'ai pu résister à sa personnalité tellement concordante avec ce petit livre épais qu'il lisait. Une authentique coïncidence.”

Il arpentait la pièce de long en large en ponctuant ses propos d'amples mouvements de sa canne de bambou, en virtuose habitué à gesticuler au milieu d'objets précieux. Il semblait ne jamais reprendre son souffle et déclamait, ses mots se succédant comme une tirade apprise par cœur.

- Je dois vous raconter : ma barge est apportée au quai des Tuileries. C'est celle de Dame Agatha Mountbatten-Windsor, ma Tante, qui passe en ce moment même l'été dans la ferme de mon cousin Charles à Viscri en Roumanie.

Oomph ! La pauvre vieille est snob et elle ne peut pas renoncer à sa chasse à l'ours annuelle malgré ses quatre-vingt douze ans. Elle se fait porter à travers champs dans une charrette tiré par une petite cheval couvert de mouches et conduite par deux petites paysans hongrois en haillons ; avec son vieux fusil.

Rassurez-vous : elle n'a pas tiré un ours depuis quinze ans. Mais elle en a vu deux. C'est ma meilleure copine et mon seul soutien dans la famille de cinglés dont je suis issu.

Oomph ! Elle est bien contente de me trouver aussi pour garder les six épagneuls car elle emmène avec elle Dorothy Comingore qui s'en occupe d'habitude. Mais qu'importe, je vous raconterai ça en détail une autre jour.

Donc j'étais en train de réfléchir profondément dans ma barge, sur une chaise longue en osier, quand j'ai vu votre Noé assis sur la bitte d'amarrage et qui pleurait. Vous ne devinez jamais ! Il lisait ! Oomph ! Il lisait tranquillement à l'ombre du petit (hésitation) "willow". Je ne sais pas le nom de cet arbre en français. C'était comme une jolie aquarelle.

Il lisait, vous ne devinerez jamais : "Reflections in a Golden Eye" : "Reflet dans un Œil d'Or". Vous réalisez ? Ce qui est fantastique, fortunément hasardeux, c'est que je viens moi-même de le terminer. Je croyais être le seul être humain de Paris cet été à connaître Carson Mc Cullers.

Cela faisait une fortune de coïncidence. Je devais devenir ami de ce jeune homme extraordinaire. Il est venu sur le pont dès la première invitation car il n'est pas sauvage. Cela m'a plu véritablement."

On aurait cru une pause ; ce n'était qu'un effet. Il regarda ses chaussures.

- Oomph ! je dois présenter mon intérêt pour vous il me semble car ma présence peut vous apparaître bizarre. Je suis un dilettante professionnel. J'adore seulement les artistes et manipule essentiellement des concepts. Noé m'a raconté son ami Rotko et j'adore positivement la sculpture. Je veux vous aider Monsieur Rotko.

Ce dernier semblait plus détendu que quelques minutes auparavant.

L'autre, ignorant le dénouement du drame, jetant un regard circulaire autour de lui, sembla soudain se rendre compte qu'il n'était pas seul.

- Mes compliments a vous Sir Robert qui est père de l'étonnant Noé et qui semblez tant aimer, comme moi, les arts. Je suppose que cette délicieuse jeune fille qui médite en position du lotus sur un fauteuil club et qui montre sa culotte n'est autre que la formidable Zora. Et tous ces jeunes musiciens attendent peut-être pour donner un air de fête à la magnifique journée qui se présage...

Tout le monde était comme pétrifié. Monsieur Robert plus particulièrement. Il avait l'impression de

revivre une scène comme dans un rêve. Se pouvait-il que cet olibrius et l'extravagant personnage qu'il avait jadis entr'aperçu depuis le pont de l'autoroute à l'époque de ses tristes errances vélocipédiques ne soient qu'une seule et même personne ?

Mais comme l'aurait dit la Fontaine (il faut bien émailler ici et là son texte de solides citations extraites de la grande littérature classique), "...Si ce n'est lui, c'est donc son frère, ou bien quelqu'un des siens..."(sic).

L'excentrique anglais sortit une cigarette turque à bout doré directement d'une poche de son short et sourit à la cantonade. Mais il ne l'alluma pas ; il la broya dans un cendrier.

Il se tourna vers la porte comme s'il s'apprêtait à sortir en se drapant vivement dans son chèche et prononça à part soi : "language is destruction".

Puis, faisant volte-face vers l'auditoire :

- Je mangerai bien quelque chose de ragoûtant.

Oomph !

C'est alors que l'on se souvint qu'il était invité à déjeuner et que le frigo était vide.

- Peu important, dit James. Je préviens Gardener et vous venez tous à Bougival. Le temps d'y aller et le repas seront prêts. J'ai là-bas la disposition d'un petit pavillon avec un jardinet très convenient. C'est aussi chez Dame Agatha Mountbatten Windsor. Je suis son héritier et Gardner est ma nourrice. C'est une Française des États-Unis. Elle fait la cuisine à mourir. Oomph ! Son mari est le jardinier comme son nom l'indique.

Tout le monde se mit à parler en même temps.

James sortit son i-phone pour prévenir

l'intendance.

L'enthousiasme de l'Anglais fut communicatif et quelques instants plus tard Malik chargeait Monsieur

Robert dans le van Mercedes gris métallisé - spécialement équipé d'un petit monte charge hydraulique - qu'il avait sortie du garage.

Le taraf au grand complet était de la partie et l'on suivit la MG, où avait pris place Rotko, dans les rues presque désertes, jusqu'aux profondeurs quasi fraîches et en tout cas odorantes de la forêt de Louvecienne. On parvint par un labyrinthes de ruelles pavées jusqu'au fameux pavillon qui devait avoir quelque treize ou quatorze chambres, trois ou quatre pignons ouvragés de style art nouveau, des façades à colombages à n'en plus finir, et dont le jardinet s'avéra être une sorte de parc en pente, paysagé en terrasses successives, descendant vers la Seine et offrant une magnifique vue sur l'île de la Chaussée.

Il y avait un kiosque de Diane, des escaliers rococo en ciment faux bois très années folles et un jardinier digne de Greenaway qui ratissait les allées avec ...Un râteau, un tablier bleu, un fin sourire aux lèvres et un chapeau de paille sur la tête. Rien que ça !

Les six épagneuls aboyaient dans une grande cage près de l'entrée en faisant des sauts de grenouilles contre le grillage et en remuant frénétiquement leurs moignons de queues. James leur ouvrit la grille et se mit à genoux : les chiens se poussaient pour lui lécher la figure.

Gardener était une vieille femme maigre et acariâtre qui jeta littéralement tout le monde, chiens compris, hors de la cuisine, et leur servit un repas froid sur la terrasse du salon oriental.

James s'était changé. Il était à présent en kilt.

Après le repas, il sortit une cornemuse et sonna face au paysage vallonné de la forêt, coupant court à toute conversation.

Si le paysage n'avait pas été aussi sublime, on aurait pu se croire dans une comédie de boulevard. Les chiens dormaient un peu partout sous la table.

Il était seize heures.

Chapitre 12

Résumé des épisodes précédents :

L'arrivée inopinée d'un Anglais de noble extraction dans la bande à Bébert accablée par la canicule et la gueule de bois produit un effet saisissant.

Cela permet d'échapper pour un moment à la touffeur de la ville et de respirer l'air des hautes sphères dans un sublime jars de Bougival.

Si c'est pas un rebondissement inattendu ça ?

Vers 17h, un gros nuage noir s'était découpé sur l'horizon. À dix-huit heures trente, il pleuvait des cordes et le tonnerre roulait et se fracassait sur la forêt en zébrant le ciel d'éclairs. L'été était foutu.

Quinze jours plus tard on serait en septembre et un mois après en octobre. C'est dire comme les choses vont vite à la capitale.

Un lundi matin, Paris s'était éveillé dans les embouteillages. Des conducteurs énervés conduisaient fébrilement, prêts à écraser n'importe qui sur les passages cloutés dans l'impatience de rattraper les dix minutes de retard prises peu de temps auparavant en somnolant devant leur bol de café.

Des camions de livraison bloquaient les rues, garés à cheval sur les trottoirs au mépris des poussettes.

L'ancestrale litanie des cris de Paris s'entendait à nouveau : "Tu le bourres quand ton tacot?", "J'travaille, moi", "tu prendras bien le temps de mourir", etc.

Le métro était bondé et sentait le chien mouillé en plus de son inimitable odeur habituelle de pet au chou. Les fumeurs en grappes frileuses étaient réapparus devant les portes des bistros et des immeubles de

bureau. Les gamins avaient repris le chemin des écoles en traînant leurs beaux cartables tout neufs dans les flaques d'eau saumâtres des trottoirs sous les imprécations de leurs mères ou de leurs nourrices (Ah! non, Camille, fais attention enfin ! je ne vais pas t'en acheter un autre tu sais. Tu n'es vraiment pas gentil).

Il y avait de nouveaux films au ciné.

La rentrée révéla un James (Sir James Windsor Baronet of Scotland, I beg your pardon) encore plus étonnant.

Il avait troqué ses tenues de vacances contre une panoplie complète de banquier de la City : pantalon gris à fines rayures blanches, guêtres vernies, veste noire cintrée avec un œillet rouge à la boutonnière, chapeau-melon et parapluie noir.

Ainsi vêtu, il se révéla être un redoutable homme d'affaires.

“ Je n'ai pas besoin d'assurer les choses de ma vie”, disait-il. “Je ne veux pas de l'argent comme bénéfice. Je demande seulement des gains de beauté, de la magnificence. Je veux apporter un petit peu de l'aide à mes amis”.

Et il faisait ce qu'il disait.

Pour commencer, il avait conseillé à Rotko d'envoyer une lettre recommandée au Jocary Club pour retirer sa candidature à la biennale. Il l'avait fait rédiger par un cabinet spécialisé.

“ Il faut faire ce qu'ils s'attendent pas. Ils vont croire que tu as trouvé mieux ailleurs. Cette fois, tu peux me croire, ils vont te répondre”.

Puis il s'était adressé à son Ambassade pour savoir ce qui était prévu pour la biennale. Coïncidence ; Eston Carver, un brillant camarade boursier méritant de Cambridge, était en charge des découvertes étrangères.

Rotko se retrouva avec deux commandes au lieu d'une et les promesses d'émoluments avaient été doublées dans les deux cas.

Enfin, James s'adressa à un ami journaliste alcoolique qui écrivait sous divers pseudonymes dans les rubriques art des grands quotidiens. “Uniquement pour dire du bien”. Parallèlement, ce critique professionnel écrivait sous son véritable nom : Charles-André Firelli. Il faut mentionner que ses grands-parents avaient fait fortune dans le pneu et qu'il était le principal actionnaire et le rédacteur en chef d'un luxueux magazine mensuel “Métamorphoses, Art & Life Style”, un gouffre financier qui ne s'arrêterait qu'à épuisement total de l'héritage.

Il y publiait à peu près le contraire de ce qu'il écrivait ailleurs. À savoir “Uniquement pour dire du mal”.

Le magazine avait pour ambition avouée de rendre compte des tendances les plus actuelles, d'étudier les influences que les divers courants artistiques des grandes villes du monde exerçaient l'une sur l'autre. Sous le titre, on pouvait lire, comme sur la plupart des sacs de magasin de mode : Los Angeles, Berlin, Paris, Londres, Shanghai, Pretoria, Hamala, Tokyo, Moscou, Barcelone, etc.

Curieusement, New York et Rome n'étaient pas mentionnés.

Qu'importe ! Charles-André, qui aurait vendu son âme pour une ou deux bouteilles de single malt scotch whisky Bunnahabhain, avait accepté de faire une exception à sa sacro-sainte règle : il avait écrit “contre” Rotko dans les grands journaux (pathétique, incompréhensible, navrant, ridicule...) et “pour” lui dans Métamorphoses (L'art métallique fracassant du Titan Bosniaque).

Comme un seul homme, les titres de la grande presse française où Charles-André n'écrivait pas prirent parti pour Rotko ("G'art de L'est" (sic), "Un garçon plein de promesses", "Enfin quelque chose de nouveau", etc.) Comme un seul homme, la presse d'art de la planète entière (quelques dizaines de revues qui comptent) s'était emparée du sujet et l'on s'y échangeait des critiques lardées de formules fourbes, presque des noms d'oiseaux : ...Stade définitif, ...Phénomène inquiétant, ...Aura cataleptique ...Lucidité inconsciente, ...généialement calamiteux, etc.

James était content ; Rotko aussi.

La promotion de Noé, moins emblématique que son amant, serait assurée dans un deuxième temps. On le présenterait comme une sorte de Deus ex Machina génial officiant dans les couloirs les plus labyrinthiques de l'avant-garde du cyber monde ; on verrait.

En attendant, il pouvait continuer à lire ses bouquins et à se faire des potes sur son blog.

Mais ce n'est pas tout ! James, décidément hyper actif, avait fait se rencontrer les membres du Taraf avec un trio d'électro-jazz. Le joint s'était fait, tout de suite, au propre comme au figuré.

De cette fusion était né " Pocasti Gang" qui devait faire la première partie de Claire Diterzi à l'Olympia (elle avait aimé la démo, et aussi le style de James). Ensuite était prévue une tournée dans les clubs underground du Royaume Unis, tous fréquentés par les nombreux amis de James, et enfin, il devait y avoir un concert unique dans un café à Tokyo tenu par un ami de James (pour le CV).

"D'abord la qualité avait décrété le Baronet. C'est un milieu où il y a un public ; comme le cinéma. On ne doit pas rigoler avec ça !"

On verrait après à rencontrer Jean-Claude Zaron (un ami de la nièce de James, un peu perdue dans la coke) qui fait la pluie et le beau temps dans les mises aux enchères très privées des grandes dates de concerts (Ben Harper par exemple) en Europe. Une cartouche à ne pas griller prématurément.

Quant à Zora, elle ne quittait plus guère son Jam', comme elle l'appelait.

On ne sait pas trop comment s'était conclue cette affaire, car, s'il y avait une paire mal assortie, c'étaient bien ces deux-là ! Personne n'y avait vu que du feu.

D'ailleurs, la relation n'était pas officielle. Mais on les surprenait parfois à se tenir la main ou à rigoler à des blagues idiotes comme si c'étaient les traits d'esprit les plus fins du monde. Et puis Malik éclatait de rire à chaque fois qu'il les voyait.

Monsieur Robert était de son côté empêtré avec l'agence Real People.

Il avait vu débarquer Anabelle, une jeunette en minijupe de cuir tellement serrée qu'on voyait nettement la forme de son string à travers. Elle avait un petit piercing sur l'aile du nez, un décolleté un peu vulgaire donnant sur un soutien-gorge pigeonnant noir en dentelles, et un vocabulaire de cinq cents mots dont les plus usités étaient : super, no problème, faite-moi confiance, ça baigne, no soucis, dommage.

Elle riait de temps à autre d'un gros rire presque masculin en repoussant une mèche soigneusement rebelle d'un souffle grimaçant suivi d'un revers de main décontracté comme un jeu de scène de Dalida.

Dans ces moments-là, Monsieur Robert qui était à la bonne hauteur, voyait un petit morceau de ventre un peu flasque qui se dandinait entre la jupe et le petit caraco semi transparent. Elle avait une perle d'acier dans

le nombril et un petit dragon de manga tatoué qui pointait sa gueule en surgissant du slip (enfin du machin qui dépasse).

Tout ce qu'elle avait obtenu en deux mois, c'était la promesse d'un passage pour Noël sur le plateau de Michel Drucker pour le réveillon du troisième âge en direct de Cannes (thème "La côte à toujours la cote") et un rôle d'invité surprise chez Marc Olivier Fogiel.

Cette dernière prestation avait demandé une périlleuse descente en fauteuil sur un sol fraîchement ripoliné en jaune vif, pour s'entendre dire en introduction : "Sincèrement, Robert - vous permettez que je vous appelle Robert ? - avouez que vous êtes content d'être comme vous êtes, sinon, vous ne seriez pas ce que vous êtes devenu ; répondez franchement".

Malgré l'étrange tournure de la phrase, il avait réalisé qu'il s'agissait d'une sorte de question et s'était contenté de répondre "oui".

Vingt secondes et une longue phrase de Marco plus tard, on le reconduisait à toute allure vers les bouteilles de champagne des loges "sous les applaudissements du public".

Anabelle qui l'y attendait avait trouvé qu'ils l'avaient "renmené trop vite par rapport à ce qu'ils avaient dit", et qu'ils ne lui avaient pas "demandé assez de questions". Mais c'était peut-être aussi bien comme ça.

Il avait aussi été prévu un repas à l'Élysée avec Carla Sarkozy, mais un truc genre marée noire ou soldes chez Cartier avait fait que ça avait été annulé au dernier moment.

"C'est surtout le photographe de Voici qui sera pas content" avait justement constaté la salariée de l'agence "Real People".

Pourtant, il avait bien besoin de s'occuper
Monsieur Robert !

Le taraf était sur les routes de la gloire depuis un bon moment déjà.

Noé et Rotko étaient à présent en Israël pour une résidence où ils devaient effectuer une première mondiale : l'empilement les uns sur les autres en pleine bande de Gaza d'une dizaine de chars de combat calcinés.

Il restait seul avec Malik.

Zora avait fini par emménager dans un appartement Place des Vosges appartenant à ... un ami de James !

Elle commençait une carrière d'actrice au cinéma.

Chapitre 13

Résumé des épisodes précédents :

Treizième épisode ! Épisode crucial où tout bascule !

Si depuis le début, à quelques détails près, tout s'est passé au mieux pour Monsieur Robert et ses compagnons, voici que le vent de la réussite soufflé par l'Anglais qui a débarqué disperse aux quatre vents les compagnons de cette aventure.

La solitude guette à nouveau... Finie la rigolade.

Le loft du faubourg Saint Antoine semblait bien vide.

Malik avait repris ses habitudes : il regardait des films. Il était fasciné par Dead Man de Jarmush. Il le regardait, regardait, regardait.

De ses (soi-disant) ancêtres pharaons, il avait gardé comme une culture atavique - une vision de la mort qui lui était propre - à mille lieues de la représentation chrétienne avec ses barbus assis sur des nuages en coton blanc dans un ciel bleu azur et de ses enfers rougeoyants peuplés de diables armés de fourches (eh oui, c'est comme ça que les autres religions se représentent la croyance catholique !).

Cette histoire d'homme mort le fascinait. Il y retrouvait un je-ne-sais-quoi des rites de passage compliqués auxquels il n'avait jamais rien compris mais qui trouvaient un écho au plus profond de son être.

L'automne était calamiteux, les jours de pluie se succédaient, seulement percés ici et là par les éclaircies qu'apportaient les rares visites de Zora et son Jam'.

Monsieur Robert s'ennuyait ferme et refusait toutes les propositions de l'agence Real People. Anabelle lui portait sur les nerfs.

Noël approchait et il était question d'organiser une petite fête. Il fallait penser à Océane, la petite sœur de Noé (enfin Antoine), la fille de Monsieur Robert.

Elle était partie vivre vers Montauban après avoir terminé sans encombre un BTS de comptabilité en l'honneur de sa défunte mère. Elle avait une bonne place stable et ennuyeuse dans une plate-forme de distribution de la chaîne du froid et passait ses journées à additionner des asperges et des tomates, à multiplier des choux et des filets de perche du Nil, à éviter surtout de se faire peloter par le cariste italien de l'entrepôt qui venait deux ou trois fois par jour dans son bureau pour lui remettre des bordereaux roses et bleus tout fripés et tachés.

Il estimait qu'il avait le droit de passer directement aux actes sans passer par la case restaurant parce que, comme il le disait haut et fort devant tous : “è così brutta quella ragazza”.

Le fait qu'elle soit moche lui semblait être comme une autorisation à tout se permettre avec elle. Mais Océane qui ne comprenait pas bien le raisonnement persistait à s'enlaidir toujours un peu plus en portant des lunettes grandes comme des télévisions, en se tirant les cheveux en chignon, en s'emmitouflant dans d'affreux pulls tricotés à la main au point mousse et en portant des pantalons de tergal gris mal coupés pour son postérieur un peu trop volumineux.

Monsieur Robert aurait bien voulu qu'elle se rapproche de lui, au moins géographiquement. Il aurait même été prêt à se rapprocher d'elle. Mais elle refusait obstinément tout : les chèques, les offres de places à

Paris, tout. Elle n'acceptait qu'un ou deux coups de fil courts par semaine et un cadeau raisonnable pour son anniversaire.

Cette année toutefois, alors qu'il ne l'avait plus revue depuis bientôt six ans, elle avait accepté de venir pour Noël.

De sa fille, il ne savait plus rien sinon que sa meilleure amie était toujours celle de son enfance, la cousine Arielle, fille de son beau-frère René, son ex-voisin, avec qui il lui arrivait d'échanger quelques mots de temps à autre.

René avait en effet parfois des besoins "d'urgent". Il appelait souvent pour emprunter, jamais pour rembourser. Ses appels allaient en s'espaçant car il était obligé de respecter un délai de carence raisonnable avant de pouvoir se permettre une nouvelle demande en faisant mine d'avoir oublié ce qu'il devait déjà.

Et, malgré la sans gêne dont il avait toujours fait preuve, il se rendait bien compte que chaque demande supplémentaire était un peu plus incongrue et déplacée que la précédente.

Cependant, il n'était pas gêné mais plutôt contrarié. Il commençait à en vouloir à Robert qui ne lui avait jamais rien réclamé ("il ne doit vraiment pas en avoir besoin !"). En tant que frère de Nénette, il commençait presque à considérer que c'était lui, et non cette "pièce rapportée", qui aurait dû bénéficier des gains de la super cagnotte, puisque après tout, c'était elle, sa propre sœur, qui avait joué et remporté le pactole. Il n'aurait peut-être pas été jusqu'à lui envier son fauteuil roulant ; mais pour le reste...

Enfin. C'est comme ça, c'est pas autrement. On ne peut rien y changer.

Océane voyait René plus souvent que son père car elle venait chez lui pour passer quelques jours avec Arielle presque à chaque période de vacances.

Ce Noël s'annonçait donc comme un moment important.

Malheureusement, Noé et Rotko ne seraient pas là, et Zora et Jam devaient partir pour une semaine dans un château près d'un loch 'in Scots”.

Robert voulait offrir à sa fille quelque chose de significatif, capable de renouer un lien. Mais il était à court d'idée, évidemment.

Le camion était resté en rade dans la cour. Le pneu crevé n'avait pas été réparé. Il était garé devant une porte de garage où l'on n'avait jamais vu personne entrer ni sortir.

Un matin cependant, vers dix heures, on entendit de violents coups de klaxon. En bas, un antique Toyota Land Cruiser sable cabossé et couvert de boue.

Malik descendit en robe de chambre pour voir ce qui se passait. Un bonhomme en pull-over avec un fin sourire, un pantalon de velours à grosses côtes et des beaux cheveux gris coiffés en arrière l'interpella vertement :

- C'est à toi ce tas de ferraille qu'est garé devant chez moi ? Faut le virer de là tout de suite. J'ai de la came à prendre et je dois être à Deauville dans la matinée. Putain, c'est pas possible ce bordel !

- C'est des amis qui l'ont laissé là cet été, ne su que répondre Malik. Y'a les clefs dessus. Il a un pneu crevé, finit-il pitoyablement.

Le propriétaire du Toyota tournait autour du camion d'un air intéressé. Il donnait des coups de pied

familiers sur les roues, prenait un peu de recul pour prendre une vue d'ensemble de la carrosserie taggée et hochait la tête comme un maquignon qui va marchander du bétail, les mains dans les poches.

- Remarque il a de la gueule ton rossignol. Un vrai tube Citroën. J'en avais plus vu depuis des années. Tu ne voudrais pas le vendre des fois ? Je connais un cinglé de collectionneur qui retape ces trucs-là. Faut pas me le vendre cher.

- Mais je ne sais même pas à qui il appartient répondit Malik désarçonné. Y'a la carte grise dedans. Faudrait qu'on le pousse si vous voulez rentrer votre camion.

- Comment tu t'appelles, reprit le propriétaire du garage, moi c'est Edmond Bonnafau. Tu vois là, c'est peint sur la plaque qu'est sur le store : Edmond Bonnafau, Antiquités Balzac 06 12. C'est quand j'avais encore mon magasin près des Champs. Putain, c'était la grande époque !

Il affichait un sourire qui avait dû en faire craquer plus d'une et dont il mesurait manifestement toute l'efficacité. Sa soixantaine bien tassée ne semblait pas affecter outre mesure sa confiance dans ses capacités de séduction.

- Bonnafau, c'est un nom du Berry, enchaîna-t-il comme si la chose avait en soi une grande importance.

Malik n'avait qu'une notion approximative de ce qu'est le Berry.

- Moi c'est Malik, dit Malik. (voici le genre de réplique qui est vraiment agréable à écrire). Je suis un infirmier Nubien, ajouta-t-il comme pour faire pendant au titre de noblesse de l'autre.

- La Nubie, je connais bien. J'ai voulu faire Port-Soudan - Nouakchott il y a deux ans avec le Toyote et un

ami. Mais on s'est engueulé et en plus on a cassé un essieu. On a passé quinze jours pour réparer à El Obeid, au Soudan. Tu connais ? Ils sont cool les Nubiens ; et puis en mécanique, ils réparent n'importe quoi avec n'importe quoi. Ils ont greffé un machin de camion sous le châssis et on est reparti. Il tient encore leur truc : tu veux voir ? Remarque, on a recassé l'autre essieu avant N'damena et ce coup-là, on a fini sur des camions jusqu'au Maroc.

On était parti pour deux mois et je suis revenu six mois plus tard. Mon pote m'a largué : il s'est tiré en avion. Je me suis trouvé tout seul avec le Toyote en panne. Je voulais le ramener à tout prix. C'est mon meilleur copain cet engin. Je l'ai acheté il y a plus de vingt ans à Bruxelles dans le quartier black. On a tout fait ensemble. J'adore le Sahara. Mais on se fait trop vieux lui et moi. Ça fait chier.

Malik qui ne savait que vaguement qu'il y avait des Nubiens en-dehors de l'Égypte et qui n'avait jamais quitté Aswan avant de venir en France resta prudemment sur sa réserve.

- Alors on en fait quoi de ce tas de boue ? reprit Edmond. J'ai pas l'air comme ça, mais je bosse. Je stocke de la marchandise dans ce garage. Je dois prendre un petit secrétaire chinois qu'est là-dedans. Je m'en fous que vous vous mettiez devant mon garage. Mais quand j'ai besoin de la place, il faut dégager.

Malik n'était pas doué pour la mécanique, contrairement à la réputation faite à ses congénères des dunes. Au troisième essai de démarrage sans obtenir le moindre toussotement du moteur, Edmond prit les choses en main.

- Arrête ton bordel, Malik de l'enfer. Tu l'as noyé ! T'as pas plutôt un ou deux potes costauds qui puissent

nous filer un coup de main pour le pousser ? Oh ! Et puis merde ! Elle l'attendra son secrétaire la vieille. Tu me payes le café ? Faut poireauter un bon quart d'heure avant de réessayer. En attendant il n'y a rien à faire.

Et Edmond se retrouva dans la cuisine.

- Oh ! Mais je vous connais vous, s'exclama-t-il en voyant Monsieur Robert. Vous êtes la star du handicap. Je vous ai vu sur Paris Match. Qu'est-ce que vous foutez avec ce camion pourri dans la cour ? Je voudrais bien savoir à quoi ça peut bien vous servir. Je vais vous en débarrasser.

Et, sortant un téléphone portable Nokia vert tout usé de sa poche, il se mit en devoir de téléphoner.

- Allô, passe-moi Maurice. Allô, Maurice ? Ouais ça va. J'ai un service urgent à te demander. Tu pourrais venir avec ta dépanneuse chercher un vieux tube Citron que j'ai trouvé. C'est à mon garage du faubourg. Faudrait que tu arrives avant midi pour bien faire. Oui, c'est ça. On pourra aller se faire une petite bouffe chez René, c'est juste à côté. Non, non, te fais pas de soucis, j'ai le Toyote. Je suis coincé de toute façon. Le tube est devant la porte et je ne peux pas rentrer. Oui, c'est ça, grouille-toi. À tout de suite.

Après avoir raccroché, il composa un autre numéro :

- Allô, Comtesse Groschka ? Salut ma fille. Je suis dans la merde. Je ne peux pas t'amener ton secrétaire ce matin. Y'a des rigolos qui bloquent la porte de mon entrepôt et ça va prendre du temps.

- ...

- Comment ça un prix ? De toute façon, il est pas discuté le prix. Quand tu vas le voir, tu vas mourir de désir. Je te connais. C'est exactement le petit meuble

qu'il te faut pour aller avec la paire de fauteuils que je t'ai dégottée l'autre jour. Tu vas voir.

- ...

- Comment ça je ne suis pas sérieux ? Bon, tu peux pas cet après-midi. Je te repasse un coup de fil vers deux heures, d'accord. Je t'embrasse Comtesse.

Puis après avoir coupé, et comme pour lui-même :

- Fais chier cette poule. Comtesse de mes fesses !
Quand je pense que c'est une ex à moi. Je ne sais pas ce qu'ils lui trouvent tous. Une chieuse, oui ! Putain. Depuis qu'elle s'est dégotté ce type qui est pété de thunes, elle se sent plus pisser. Ça sera pour un autre jour. C'est la vie. Du coup, on a tout notre temps. On fait quoi avec ce camion ? Faudrait me faire barrer la carte grise.

Chapitre 14

Résumé des épisodes précédents :

Tristes et abandonnés comme le camion taggé dans la cour, Monsieur Robert et Malik voient Noël arriver. Il faut trouver un cadeau pour la laide Océane, comptable à Montauban.

D'autre part, le propriétaire du garage bloqué par le tube crevé est un antiquaire qui ne manque pas de piquant (par analogie avec moustiquaire). On y va !

Edmond Bonnafau avait des prétentions à la philosophie. Il bondissait littéralement sur l'événement le plus anodin pour le théoriser. C'était aussi un conteur, un curieux, un humoriste et un margoulin.

En attendant la dépanneuse, il entreprit d'exposer à Monsieur Robert ses théories personnelles sur le handicap :

- tout dépend de quelle façon tu regardes la chose. D'un côté, tu peux te dire que c'est la merde et pleurer du matin au soir sur ton triste sort. On pourra pas te le reprocher ; c'est une occasion en or. De temps en temps, ça fait du bien de se plaindre, c'est un fait.

Mais si tu prends la chose positivement, tant que tu es vivant, tu peux faire des trucs auxquels les autres ne peuvent pas prétendre. Une fois que t'es mort, tu t'en bas l'œil. Regarde, Toulouse Lautrec par exemple. Si il n'avait pas été contrefait, jamais il ne serait devenu ce qu'il a été (sic). Et puis l'autre qui jouait du piano de jazz avec des bras de pingouin, je ne me souviens plus de son nom parce que je n'aime pas trop le jazz actuel, je suis resté bloqué à Django Reinhardt, : même motif, même punition (resic) !

Il est mort, c'est pas de chance. Mais sinon, on pourrait dire qu'il a une vie exceptionnelle (re-re-sic. J'arrête de signaler, ça risque de devenir lassant). Il passait à la télé et gagnait plein de pognon.

Mais en vrai Bonnafau (il paraît qu'ils sont tous comme ça dans cette famille) aimait surtout parler de lui et comme, au fond, il avait quand même un peu de mal à expliquer à Robert le côté exaltant de la chaise roulante (pardon, du fauteuil de paraplégique), il se décida brusquement pour la confidence intime qui offrait une occasion d'attirer l'attention sur la manière remarquable qu'il avait de se conduire dans les circonstances les plus difficiles.

- Regarde, moi, je suis marié avec une gonzesse depuis presque quarante ans. Si tu crois que c'est pas un handicap, tu te goures !

Son fin sourire de séducteur était revenu frémir sur ses lèvres.

- Elle s'appelle Malicia. C'est une blonde évidemment. Les gonzes comme moi qui se croient plus malin que tout le monde se font toujours mettre le grappin dessus par des blondes. Depuis que je la connais, elle m'a fait deux mômes avec d'autres types. Un avec mon ex associé le restaurateur de meubles, et l'autre avec un jeunot qui était chanteur dans un groupe de rock & roll en banlieue. Et c'est moi qui élève les deux évidemment.

Remarque, je les adore. Y'en a un qui est encore au collège et qui ne branle strictement rien à part jouer au poker ; et en plus il perd. Mais comme il a la bosse du commerce, je ne me fais pas trop de bile pour lui. Faut juste qu'il apprenne à mieux tricher. Je commence déjà à l'emmener aux puces et sur les brocantes.

L'autre est footballeur. Enfin, il ne joue pas en équipe de France. Il est juste la petite star de son club amateur à Châteauroux. Il fait des extras dans des restaurants. Il ne dessine pas trop mal. S'il voulait bosser un peu, il pourrait facilement me faire des copies d'esquisses de petits-maîtres du XIX ème mine de rien.

J'ai un stock pas possible de papier ancien pur chiffon que j'ai acheté pour une bouchée de pain, il y a quelques années. C'est dans le garage en bas tiens.

Mais il ne pense qu'à taper dans son ballon et à sauter toutes les poufiasses qui viennent respirer sa sueur dans les vestiaires. Qu'est-ce qu'il peut se faire endoffer !

Il doit tenir ça de sa mère. Je crois qu'il cherche sa mère dans toutes les filles qu'il rencontre. Et il la trouve : c'est pas trop dur.

Elle est plus de toute première fraîcheur, sa mère. On peut même dire qu'elle accuse sévèrement ses heures de vol ; surtout des vols de nuit. Mais c'est un caractère et elle est encore capable de déclencher une bagarre dans un bistrot dès qu'elle s'est mis un peu sérieusement à boire des coupettes.

Il s'appelle Charles mon grand fils. Sa mère est fan du Prince Charles, le côté "fleur bleue". J'espère qu'il ne va pas faire comme moi et finir avec une vieille radasse déglinguée et hors de prix ! Mais enfin, même maintenant, elle reste une nana assez décorative Malicia. Je ne passe pas inaperçu quand je vais quelque part avec elle. C'est rare, mais ça arrive encore.

Soudain Malik commença à pouffer de rire. Il essayait de se retenir du mieux qu'il pouvait depuis un bon moment, mais de grosses larmes commençaient à lui déborder des yeux et formaient des rigoles brillantes sur le velours chocolat de ses joues. Des petits cris lui

sortaient de la gorge. Il avait mis sa grande main fine en visière et dodelinait du chef comme pour dire ; “Désolé, c'est plus fort que moi”. Plus il essayait de se retenir, pire c'était.

Monsieur Robert lui envoyait des coups d'œil furibonds, ce qui ne faisait qu'empirer la chose.

Quand Edmond s'en rendit enfin compte (ce qui prit un peu de temps car il était assez peu attentif à l'entourage), il se tourna vers Malik en rigolant un peu jaune :

- Ben dis donc, t'as l'air heureux de vivre toi !

Malik n'arrivait pas à retrouver son souffle. Le gloussement était monté et s'exprimait en grands râles. Il essayait d'articuler quelque chose mais seule la syllabe “ex...” parvenait ici et là à s'extraire de sa bouche. Puis soudain ce fût “ex-cu...” ce qui redoubla la crise et libéra enfin le fou rire de Malik, bientôt suivi par celui d'Edmond.

Monsieur Robert accepta alors de se fendre d'un sourire.

Fort à propos, on entendit des bruits de chaînes dans la cour : c'était la dépanneuse.

Quand Malik et Edmond arrivèrent ensemble pour la rejoindre, on aurait pu penser qu'ils étaient les plus vieux amis du monde.

Edmond lui disait en le bourrant de coups dans le dos: “arrête de rire Malik de l'enfer” et l'autre éclatait de rire de plus belle jusqu'à être obligé de s'asseoir sur les marches en ferraille pour reprendre son souffle.

Quand le fourgon fût chargé, Edmond ouvrit la porte du garage. Il actionna l'interrupteur et une vénérable ampoule couverte de chiures de mouches révéla un empilement d'objets hétéroclites, un capharnaüm.

- des erreurs pour la plupart, lâcha laconiquement Edmond. C'est invraisemblable ce que j'ai pu acheter comme merdes dans ma vie !

Entrer là-dedans relevait de l'exploit. La poussière recouvrait tout. On aurait dit qu'aucun objet n'était intact. Mais Malik, dont la crise était à présent terminée, s'était avancé jusqu'à un cadre doré posé sur une chaise.

- Il te plaît ? lui demanda Edmond.

C'était une scène de genre en canevas, tout défraîchi.

- Style Charles de Gaule dit l'antiquaire. Parfait pour un salon de grand mère avec protégé téléphone en feutrine moutarde avec des galons dorés avec bordure qui se décolle un peu. Tu vois le genre ? Un joli petit guéridon pseudo empire, un fauteuil Voltaire des Galeries Barbès, de la toile de Jouy au mur, et ce beau petit tableau accroché dessus avec son cerf qui brame dans les frondaisons. Pur style Charles De Gaulle je te dis. Mais pas mauvais goût Neuilly. La version HLM. Le top quoi !

Malik n'y comprenait rien. Il s'en fichait. Il venait de trouver le cadeau pour le Noël d'Océane.

Chapitre 15

Résumé des épisodes précédents :

Malik en farfouillant dans le garage d'Edmond a trouvé un horrible tableau en canevas représentant une scène de chasse.

Et se poursuit l'histoire invraisemblable dans la grande tradition des feuilletonistes allant de Ponson du Terrail aux mangas japonais (voir les épisodes précédents).

C'est Edmond qui a la parole :

- Tu la veux cette merde ? Je l'ai prise dans un lot ; pour le cadre : un lavis Régence pur jus. Peut-être pas ancien, mais de bonne qualité. Une fois balancé cette bouse en toile de sac mal cousue qu'est dedans et en rajoutant deux ou trois trous de vers, ça peut passer pour de l'authentique.

Tout de façon (pur Berrichon. Attention : il y en a plein dans ce style dans cet épisode), ce genre d'encadrement, neuf, ça vaut bien dans les deux cents patates. Je vole personne en y rajoutant un peu de rêve. Je te le fais cent patates, ça va ? (Pour Edmond, la "patate" est une unité représentant parfois des nouveaux francs, et parfois des euros, selon les circonstances...)

Malik avait été repris par un fou rire silencieux et profond. Il regardait le tableau sous tous les angles et en secouait la poussière en se marrant. Puis, le mettant sous son bras, il tourna le dos à Bonnafau et sortit du garage sans rien dire. Se retournant vers le chauffeur de la dépanneuse, Edmond le prit à témoin :

- Putain Momo, t'as vu ce con ? Il me vole mon lavis d'époque.

Le dénommé Momo, Gitane maïs éteinte au bec, attendait patiemment en balançant les jambes, juché sur l'aile avant de son engin, assis dans sa salopette graisseuse. Il se contenta de répondre :

- Laisse tomber Popon, t'as perdu. On se casse?
-

Edmond dit “Popon” chez les brocs de Clignancourt en souvenir d'une entourloupe restée fameuse (le coup de Popon, je vous raconte ça un autre jour), ou encore “Le Vieux” dans le cercle des marchands et des courtiers bon chic bon genre, comme ceux, par exemple, du Louvre des Antiquaires où il était réputé comme un redoutable découvreur de trésors dans les domaines du surréalisme et des maquettes d'avions, spécialement américains.

Popon qui achetait des pendules à deux balles en règle aux puces et les vendait pour des bronzes de grande valeur, les prétendant volés dans un musée de province. Les clients étaient généralement de vieilles dames indignes du XVI^{ème} arrondissement ravies de se croire receleuses.

Le Vieux qui fonctionnait toujours à l'ancienne, avec des grosses liasses de gros billets dans la poche intérieure de ses vestons de tweed fatigués, avec d'épais rouleaux de petits billets tenus ensemble par des élastiques dans les replis de ses pantalons de velours et qui payait indistinctement ses cigarettes, ses tournées dans les bars, ses tiercés et ses petits achats sur les puces avec d'in vraisemblables quantités de monnaie qu'il puisait à pleines main dans toutes ses poches, réserves apparemment inépuisables.

Edmond capable d'échanger un harmonium électrique et une photocopieuse plus ou moins en état de

marche à un curé de campagne contre un christ en croix saint-sulpicien en plâtre polychrome de six mètres de haut et de quatre mètres d'envergure (un Christ "petits bras").

Le martyr, bras démontés et ficelés le long du corps, transporté à plat ventre sur la galerie du Toyota avait été revendu le jour même à un grand couturier très efféminé.

Il plane (le Christ) pour l'éternité dans la gigantesque cage de l'escalier en marbre d'un hôtel particulier à Saint-Germain-en-Laye, haut lieu de débauche connu du Gay Paris.

Voilà le genre de coup affectionné par Edmond, Popon dit le Vieux, escroc et poète, dormant le plus souvent à l'hôtel et mangeant midi et soir au restaurant.

Popon qui, avant de subir un sévère contrôle fiscal, avait claironné partout que, concernant l'obligation de comptabilité, "ces cons du Ministère des Finances" n'avaient qu'à venir fouiller dans ses cartons ; qu'il avait autre chose à faire que de classer des factures et des papelards sans intérêt, et que, si l'État avait du temps à perdre, il n'avait qu'à envoyer aux frais du contribuable un gonze payé au mois pour mettre de l'ordre dans ce foutoir ; et que ça leur coûterait plus cher que ce que ça allait leur rapporter.

Mais voilà, "ces cons du Ministère des Finances" l'avaient pris un jour au mot. En fin de compte, ça leur avait rapporté pas mal...

Après le redressement, il avait fallu vendre la superbe Jaguar XK 120, l'Aston Martin DB7 en aluminium, la boutique de la rue du Faubourg Saint Honoré et l'appartement luxueusement retapé dans un hôtel du Marais - "Un ancien bordel pour pouffe de luxe avec particule, un truc pour Malicia quoi !" selon

Edmond-, et mettre un peu la pédale douce sur les nuitées en Hôtel quatre étoiles.

Il avait également été nécessaire de renoncer à être vainqueur dans les bagarres pantagruéliques ("laisse, laisse") avec les autres marchands (généralement ventrus) pour payer l'ensemble de la note des restaurants gastronomiques ("Laisse tomber") où se traitent certaines affaires (Edmond vaincu : "Tout de façon, la prochaine fois, c'est pour moi").

“On se conduisait comme des levantins à la grande époque de l'Empire Ottoman. C'était formidable”, aimait à se souvenir Edmond, “... Mais j'ai de beaux restes : la baraque en Champagne qu'était au nom de ma femme, deux trois garages et entrepôts ici et là bourrés de came qui étaient “tellement pas” sur les papiers qu'ils y ont vus que du feu, le Toyote que j'ai déclaré en utilitaire et qu'ils n'ont pas vérifié, etc.

N'empêche que je l'ai eu sec.

Tout de façon, impossible de se refaire, il n'y a plus de marchandises... C'est une époque révolue ! ”.

Et bien c'est lui, Edmond Bonnafau, Popon, dit "Le Vieux" que le naïf Malik venait de refaire d'un cadre doré et, par la même occasion, de s'en faire un ami.

C'était une intuition étrange et irrationnelle qui avait poussé Malik.

Connaissant peu Océane, il l'avait, chaque fois qu'il l'avait rencontrée, ressenti comme la petite Française moyenne typique.

Or, son esprit était peu réceptif au charme protéiforme de l'infinie palette de nuances qu'offre la connaissance approfondie des subtilités méandreuses et ô combien riches de la Culture Française.

Rappelons-le, l'une des, sinon LA, plus grande(s) culture(s) de l'histoire de l'humanité, mais qui à l'instant présent me mets gravement dans la merde quant à l'accord ou non du pluriel à cause que sa subtilité est telle, que des fois, on ne sait plus quoi en foutre.

Dans l'esprit de Malik, cette culture était surtout admirable par sa capacité à nourrir et soigner convenablement les corps des gens, même si, au fond, il aurait préféré continuer à vivre dans son petit village de terre peinte de l'île Éléphantine.

Mais peu importe : Océane étant comptable, portant des pantalons de tergal et des lunettes étrangement démodées, ressemblait à une véritable Française.

Une de celles qu'on trouve en quantité considérable sous les néons glauques des supermarchés, poussant des poussettes à la sortie des écoles, étalant sans complexes sur les plages leurs bourrelets et leurs serviettes de bains avec chevaux camarguais galopant crinière au vent dans les vagues.

Les mêmes en fait que celles qui débarquent à Aswan flanquées de leurs époux en short, bouteilles d'eau à la main. Cargaison déversée par ces horribles bateaux à quatre ou cinq étages, braillant et riant à gorges couvertes de coups de soleil déployées.

Il savait également par expérience que derrière le racisme larvé affirmé, en groupe, se cachait des phantasmes de natures pas toujours très orthodoxe (on évoque ici des phantasmes sexuels, évidemment).

Ces françaises-là, qu'il avait connues là-bas en Égypte, parfois bibliquement, il les avait retrouvées ici, en France : travailleuses à l'hôpital, collègues et femmes de collègues, voisines de palier, parturientes, malades.

Et Océane faisait partie de cette catégorie. Il savait leurs goûts : reproduction en résine (vraie obsidienne, juré) du sempiternel chat Bastet, pathétiques reproductions imprimées à Taiwan de hiéroglyphes avec tête de Néfertiti dorée (vrai papyrus, peinture à la main, juré), coupe vaguement typique en albâtre de qualité médiocre (pas besoin de mentir), j'en passe et des meilleures.

Il avait pratiqué divers commerces auprès des touristes étant enfant.

À ce propos...

Qui n'a jamais vu un groupe de vacanciers débarquer du vol du Caire en transportant à plein bras des reproductions grandeur nature (c'est-à-dire énormes) du buste d'Akhenaton, n'a rien vu.

Objets étranges dérivant sur les tapis de débarquement, négligemment posés avec les cartons enrobés de ficelle et de scotch qui servent de bagage aux familles musulmanes ; ce spectacle est toujours un choc.

Pour le plaisir d'une petite digression, dans le même ordre d'idée il y a le djembé noir géant, un peu fendu et qui déteint sur les bras, la poterie marocaine vernissée et incrustée de fer-blanc (ce qui la rend impropre à toute utilisation) et qui finit de toute façon cassée à l'arrivée malgré la sage précaution prise de l'enrouler dans la djellaba berbère en poil de chameau qui gratte, le bouddha Khmer en plâtre doré dont la tête (déjà ornée d'une écaille blanche) dépasse du sac à dos, le monumental chapeau en paille de riz tressée (avec des grands bouts qui dépassent et qui piquent), tous objet âprement marchandés, et, pour finir, payés plus chers que dans n'importe quelle boutique en France.

Tout cela finit généralement sur les vides greniers.
Fermons la parenthèse.

Lorsque Malik avait vu le tableau, c'est son expérience des touristes françaises qui avait éveillé en lui la certitude de la pertinence du cadeau.

Et il ne s'était pas trompé. Le soir de Noël, Océane était tombée dans les bras du fauteuil de son père, en larme.

La justesse du choix de l'objet et son adéquation avec les goûts de la récipiendaire avait réussi là où Monsieur Robert s'y attendait le moins.

Sa fille s'était enfin sentie comprise et s'était épanchée.

Elle avait parlé de sa mère, Nénette, et entre deux hoquets de champagne (elle avait consenti à en écluser un nombre considérable de verres), elle avait laissé couler son deuil :

- Papa, j'ai cru que tu étais un salaud. D'abord tu as survécu. Ensuite, tu ne vas jamais sur la tombe de Maman. Ensuite tu te fais la belle vie avec l'argent de Maman. Ensuite tu préfères Noé à moi. Ensuite tu essaies de m'acheter avec des cadeaux, tu veux me donner de l'argent qui n'est pas à toi. Ensuite tu ne comprends rien de ma vie. En plus tu n'aimes pas ma cousine Arielle et son papa, tonton René, qui est bien d'accord avec moi quand il dit que, s'il était à ta place et qu'il avait gagné au Loto, il aurait moins oublié d'où il vient et qu'il se serait rappelé de ses voisins, de ses cousins, de ses copains et même de ses amis lointains.

Il y avait du retard de récrimination.

C'est dingue l'effet que peut produire sur une âme simple comme celle d'Océane, un cerf qui brame dans un bois, brodé sur un canevas avec un peu de fil DMC.

Dingue aussi ce que Malik avait pu trouver
Bonnafau sympathique et vice-versa.

Noël passé, Océane était repartie à Montauban
(*on ne devrait jamais quitter Montauban !*).

Au début du printemps, Bonnafau était revenu
chercher son meuble chinois dans le garage.

Il voulait toujours faire signer la carte grise du
camion avec la mention "bon pour la casse". Une
boutique de fringues d'avant garde voulait l'acheter pour
le transformer en cabine d'essayage.

Il finit par accepter qu'il faille attendre le retour de
Noé et Rotko. C'était prévu pour dans une quinzaine de
jours. Il proposa une invitation dans sa maison de Vertu
en Champagne. Un week-end pour être exact. :

- On fera un méchoui. Si il pleut, tout de façon,
c'est pas grave. Il y a des granges et un grand hangar,
un ancien fenil, couvert. Vous pouvez amener qui vous
voulez. N'importe comment, de mon côté, j'ai l'intention
d'inviter pas mal de monde, à la bonne franquette. Je fais
ça tous les ans, ou presque, à l'occasion du vide grenier
du village.

Les jeunes campent dans les anciennes carrières
de pierre de Paris. Pour les autres, une fois que j'ai casé
tous ceux que je peux dans les piaules et sur les
canapés, il reste les dortoirs des vendangeurs dans la
maison de Champagne Dubois-Rollard à côté.

Vous, toutes les manières, vous êtes mes
invités. »

Chapitre 16 : Interlude : scène de genre

Ici lecteur, il va te falloir faire un effort. Quelle que soit la saison où tu lis ces lignes, tu vas devoir te transporter par la force de ton imagination dans une magnifique journée de printemps.

Nous sommes à Vertu en Champagne, le jour de la fête organisée par Edmond.

Le soleil brille évidemment, c'est son boulot. Mais il n'a pas encore pris cette assurance qui lui permettra d'ici un mois ou deux, d'écraser toutes et tous d'une torpeur sourde et méprisante.

Pour l'instant, il est amical, réveillant la sève dans le monde végétal et les sécrétions diverses qui nous tiennent lieu de sentiments à nous autres, pauvres humains.

Les lilas et les forcias ont déjà perdu leurs fleurs et un peu partout surgissent des jeunes feuilles d'un beau vert tendre et des jeunes filles les bras nus. Il fait bon.

Edmond qui sait vivre a chargé ses deux fils de s'occuper personnellement de Monsieur Robert. "Quand je suis là, ils ne bronchent pas. Ils ont la trouille que je ne leur file plus de blé. C'est dès que j'ai le dos tourné qu'ils deviennent infernaux. Mais au fond, vous verrez, ce sont de bons garçons."

Et Monsieur Robert voyait.

Malik et lui étaient arrivés la veille. Ils avaient passé une calme soirée au coin de la cheminée et avaient pu entrevoir Malicia, la femme d'Edmond, ce soir-là de très mauvaise humeur.

Après quelques insultes bien senties à l'adresse de son époux et de ses fils ("vieux connard pourri tu me

fais chier" pour lui, et "petits cons prétentieux, incultes, et sans aucune gratitude" pour les deux autres) elle s'était retirée dans sa chambre personnelle, quelque part sous les toits.

Robert avait toutefois eut plutôt l'impression d'une bonne fille ; un peu énervée soit, mais brave. Avant de monter se coucher,, elle était venue vers lui et lui avait dit:

- Excusez-moi de parler comme une bordille - Monsieur Machin que je ne connais pas - et d'être grossière devant vous qui avez l'air gentil. C'est la ménopause. Je n'arrive pas à m'y faire depuis vingt ans que ça dure. Mais si vous saviez comme ces trois-là me tapent sur les nerfs (rire nerveux) depuis encore plus longtemps, vous me comprendriez. Ne vous en faites pas, ça ira mieux demain quand tous mes amants seront arrivés.

Puis sur un : « Bonne nuit bande de ploucs, la Star Malicia va se retaper dans sa loge, elle avait disparu dans un cliquetis de bracelets en or et des tortillements de fesses manifestement étudiés pour produire un effet comique de style vaguement Marilyn dans "Certains l'Aiment Chaud".

"C'est ça, va te coucher, Star de mon cœur, ça va nous faire de l'air" se contenta de marmonner Edmond avec son étrange sourire de séducteur.

Quant aux fils, ils ne levèrent même pas les yeux des revues d'automobile et de tennis dans lesquelles ils étaient respectivement plongés. Il ne s'agissait manifestement pas d'une scène de ménage mais plutôt d'un rituel.

On alla se mettre au lit pas trop tard.

Le lendemain matin, on se serait cru en pleine installation d'un mariage. Il y avait des camionnettes d'artisans partout et ça grouillait comme une fourmilière.

Tous les copains travailleurs manuels adroits et peu portés sur les livres de comptes bien tenus avaient été embauchés selon des modalités qui devaient relever d'une comptabilité cosmique, car tout le monde s'engueulait en rigolant.

On s'apostrophait comme aux halles de Rungis avec des "Quel est le connard qui a piqué mon échelle...", "C'est pas toi vieux roublard qui aurais pris le tournevis jaune que j'avais posé sur le capot du Toyota?", ou encore "Si j'attrape le salopard qui a bu mon pastis je le pends par les pieds et je lui flanque une raclée avec la barre à mine" (sic).

Robert avait été placé un peu à l'écart, mais sans être isolé cependant. De l'emplacement à l'ombre où se trouvait sa chaise - une sorte de petite terrasse en carreaux de terre vernissée sur laquelle sa chambre donnait de plain-pied - il était à un poste d'observation privilégié, en hauteur, un peu comme Napoléon pendant la bataille.

Il dominait l'espace clos de l'ancienne ferme ouvrant sur la rue du village grâce à la majestueuse voûte d'un monumental portail en pierre de Paris dont les lourds vantaux couverts de couches épaisses de laque bleu marine étaient largement ouverts.

Un petit champs voisin entouré de vignes servait de parking aux voitures qui commençaient à se garer joyeusement.

Régulièrement, l'un ou l'autre des deux fils d'Edmond venait lui présenter les invités qui commençaient à débarquer. Sous ses yeux, la fête

prenait peu à peu son rythme. Tout le monde mettait plus ou moins la main à la pâte.

On avait dressé dans la cour de grandes tables faites de plateaux de chêne posés sur des barriques vides. Un peu partout, on avait sorti des granges où il était entreposé, un invraisemblable bric-à-brac de style disparate : canapés, fauteuils, chaises, guéridons, mobilier de jardin en rotin, et, pour l'ambiance, une vieille De Dion Bouton (à restaurer), un mannequin de couturière, un phonographe à pavillon et des 78 tours (Rikita jolie fleur de Java, Le Blues du Dentiste, Caravan, etc.). Enfin, il y avait des palmiers en pot prêtés par la Mairie.

Une équipe de plus jeunes, les amis des fils d'Edmond, installaient une sono dans une grange voisine et faisaient des essais de son avec des extraits de disques électro métal entrecoupés d'essais micro : "un deux, un deux trois, un, un, un..." larsen, coupure brutale, relarsen, etc.

À même le sol pavé de grès, on avait disposé de grands tapis persans, des kelims berbères. Le mur de la remise de droite avait été orné par un décor d'opéra peint sur de la toile de jute, énorme pièce poussiéreuse récupérée lors de la démolition d'un théâtre à l'italienne vétuste dans une petite ville de je-ne-sais-plus quel pays-de-l'Est-communiste, genre "Pétaouchnock-Lezouteski".

L'ensemble se présentait aux yeux de Monsieur Robert comme une scène où l'action commençait à se mettre en place.

Des bruits de rires, des blagues lancées lui parvenaient de la vaste cuisine rustique, où Marthe - une robuste paysanne du voisinage - officiait avec autorité, embauchant tous ceux qui avaient l'imprudence de se risquer sur son territoire.

Du jardin potager communiquant par une petite porte latérale surmontée d'une tête de Lion en pierre, commençait à parvenir l'odeur du feu de bois qui allait servir pour le méchoui. Le boucher, seul arabe résidant au village, devait apporter les deux moutons. Il les ferait cuire lui-même.

Par-dessus le mur d'enceinte, Robert pouvait apercevoir les coteaux de la vigne avec leurs piquets alignés commençant à peine à se couvrir de feuilles.

Un couple du genre "grands bourgeois alcooliques" avait commencé à danser comme au bal à Jo et la femme avait perdu un talon presque tout de suite, qui s'était coincé entre deux pavés.

Elle s'était fait une luxation à la cheville.

Depuis, elle se faisait masser par tous les mâles en âge de se mettre à genoux devant elle, avec vue sur ses cuisses maigres.

Il était à peine onze heures du matin. Malik était parti au village chercher le pain avec les fils d'Edmond.

Au milieu des invités qui commençaient à se dissiper un peu, se voyaient encore deux échelles dressées avec des hommes en bleu accrochant des guirlandes d'ampoules comme pour un bal du 14 juillet.

Robert attendait surtout l'arrivée de Noé et d'Océane. Mais devaient également venir Rotko évidemment, Zora et son James, et par une sorte de hasard qui fait dire que le monde est petit, Martin-Dellabotte.

Le chirurgien lors d'une consultation avait évoqué devant Monsieur Robert un week-end en Champagne et ils s'étaient rendu compte tous deux avec surprise qu'ils étaient invités à la même fête.

En attendant, devant cette fresque préparatoire, Robert s'endormait presque.

Il y avait un petit nuage blanc qui passait en projetant son ombre passagère au loin sur ce qui pouvait être une route nationale, ou peut-être même le ruban d'une autoroute serpentant mollement au milieu des vignobles.

Une mouche s'était introduite dans les entrelacs complexes de son casque, provoquant à intervalles réguliers de petits réveils agaçants.

Une sorte de rêve morcelé occupait son esprit, haché par les agaceries de la mouche, et dont les séquences successives oscillaient entre plaisir et déplaisir, formant malgré tout un ensemble, fût-il incohérent, mais cependant un ensemble, contenant dans son absurdité le germe de quelque chose qui pouvait être aussi une révélation : c'étaient des morceaux de sa vie, certains ayant réellement existé, comme ses promenades à vélo sur le pont de l'autoroute, jadis, du temps où il cherchait sa voie. Il se souvenait de détails insignifiants, comme celui de la sensation de sa chemise mouillée sur son dos un jour qu'il avait dû rentrer précipitamment en pédalant sous les premières grosses gouttes d'un orage inattendu.

Pas autre chose que la sensation désagréable du nylon mouillé collant sur son dos.

Se succédaient ainsi une paire de baskets puantes après un match de hand-ball du temps du lycée, un goût de coquillettes trop cuites que préparait sa mère, l'irritation provoquée par des grattons accrochés dans les mailles de laine de ses chaussettes au cours d'une promenade en forêt avec sa classe pour observer les oiseaux au bord d'un étang.

Tous souvenirs d'un passé lointain, d'une enfance pleine de petits désagréments. Du Proust.

Un décor constitué d'événements aujourd'hui devenus impossibles.

Et c'est ainsi, s'endormant à demi, que nous allons aborder la fin de cette histoire.

Car il ne vous échappe pas, sagace lectrice ou lecteur, que le petit objet que vous tenez entre les mains va en s'amincissant et que la fin doit éclore; qu'elle doit s'atteindre enfin comme sommet d'une montagne, et que s'il y a suite un jour, ce serait comme un retour, nous reposés par cette pause face au panorama qui rompt la fatigue. Cette pause enfin méritée par l'effort lent et répété du soulier qui se pose avec la tranquille assurance d'un sabot rythmé par les volées de cloches dans un texte de Ramuz.

En vérité, c'est dans une confusion semblable à ces kaléidoscopes de rêves qui se bousculent, qui pivotent entre eux, en rotation autour les uns des autres, ces rêves, et l'on sent bien la logique mais on ne parviendrait jamais à les comprendre, seulement les percevoir, les sentir, mus comme par les axes invisibles et secrets d'une horloge au mécanisme ouvragé.

On ne sait pas comment expliquer cela, même à soi-même.

Et pourtant on s'enfonce, vous laissez se dérouler ce film étonnant, le fil du rêve, magique et incompréhensible, mais si chargé de sens que vous étouffez, que vous sentez ici ou là des parfums d'enfance tellement enfouis qu'on reste étonné de s'en souvenir, qu'on s'en souvient cependant que des haines fugaces, des plaintes aériennes nous terrassent et nous déposent sur la grève de l'éveil, épuisés comme des méduses.

Comme des méduses échouées.

Et c'est ainsi que les choses vont, éclairées de façon que nous ayons une position privilégiée sur la scène, une belle position surplombante.

Robert, yeux mi-clos, ne perçoit plus, peu à peu, que des bribes de la fête qui l'entoure, qui grandit au fur et à mesure que la journée s'avance. Et les images du réel et celles du songe s'offrent à nous dans un désordre pâteux et en vérité dans une sorte de cacophonie harmonieuse.

Il y a...

Chapitre 17

Résumé des épisodes précédents :

Robert est à la fête. Bichonné, dorloté. Il s'endort.

"Laissez-le dormir". C'est la voix de Martin-Delabotte.

Robert a la tête qui penche un peu, il le sent. Il voudrait la redresser, mais n'y parvient pas.

La terre autour de lui cède du côté droit et la ligne d'horizon bascule et penche dangereusement du côté gauche.

Sur un navire ce serait le naufrage. Tout s'est déjà embrouillé et les flonflons de la fête paraissent lointains. Zora est là devant lui, inquiète. Il croyait être transporté de joie de les revoir tous, et le voici qui s'endort. Où sont les autres ? Il a cru entendre la voix de Noé.

Rêve-t-il encore ? Quelle est cette lumière circulaire et kaléidoscopique qui l'aveugle comme un soleil de minuit dans un documentaire animalier sur les phoques ?

À son réveil, il croit revivre une scène : la porte s'ouvre et Malik rentre, noir et luisant, dans sa blouse immaculée d'infirmier. Les murs sont vert pâle. Malik est beau, encore plus beau. Mais il ne rit pas. Ce n'est peut-être pas lui ?

Si ; c'est lui : « Un vermicelle chinois s'est faufilé dans le tuyau de votre alimentation, Monsieur Robert mon amour. Vous avez voulu goûter cette soupe épicée. Vous n'auriez pas dû. Vous avez toussé paraît-il. Et puis vous ne deviez rien avaler en mon absence. Si le Docteur Martin n'avait pas été là, vous seriez mort à l'heure qu'il est. On vous a amené ici en hélicoptère.

Vous êtes dans le coma depuis plusieurs mois, Monsieur Robert mon amour, vous êtes plus légume que jamais. Vous êtes à l'Hôpital Américain de Reims, un des meilleurs. Vous êtes intransportable.»

Et il entend bien ; Robert : légume “à jamais”.

Ce n'est pas drôle. Mais il est défoncé : pour toujours.

Il sent seulement qu'il a le devoir de mourir. Il est juste là, posé, abandonné, flasque et affalé comme une serpillière mouillée sur un carrelage blanc ; ce petit lit d'hôpital en acier chromé.

Quelque chose le brûle tout là-bas au fond de ses poumons. Mais il ne sent rien d'autre. Le peu qu'il voit ondule un peu, flotte d'une façon étrange, dans des tons pastel.

Malik parle doucement, penché vers lui.

Océane va venir la semaine prochaine.

Le film dans lequel Zora a joué est un bide. Son James s'est barré. Elle a repris les photos de parkings de supermarchés et s'est fait une autre spécialité des photos de ronds-points : une mine d'inspiration inépuisable. Elle compte publier grâce au Centre Pompidou un ouvrage qui devrait faire référence sur l'art DDE (devenu art DDT), prudemment dénommé "Art Giratoire".

Documentation voir :

<http://deliredelart.20minutes-blogs.fr/archive/2010/03/15/jean-luc-ple-artiste-des-ronds-points-et-pollueur-visuel.html>

Noé et Rotko ne s'entendent plus.

Rotko a décidé d'abandonner la sculpture du métal. Il se consacre maintenant aux bois flottés. Il est parti à pied sur le chemin de Saint Jacques de Compostelle, mais en changeant l'itinéraire afin d'être le plus possible au bord de la mer.

Noé travaille dans une boutique d'Artisans du Monde près de Montpellier : label commerce équitable, culturellement correct et produits bons pour les névralgies lombaires, les règles douloureuses, l'apaisement sensoriel et les fins de mois difficiles (pas trop cher, quoi !). On y expose aussi quelques peintres locaux.

Son patron est un quadragénaire, pédé inhibé, marié avec enfants "qui sont grands maintenant" ; il porte des chemises à motifs africains et à manches courtes même en plein hiver. Vaguement son amant. Ils sortent beaucoup la nuit. Ils importent des trucs moches et bariolés de Thaïlande et d'ailleurs. La boutique pue le parfum oriental à bon marché, Noé aussi. Il a le temps de lire : il n'y a pas beaucoup de clients, toujours les mêmes.

Il s'est aussi remis au soubassophone.

James s'est pris d'une passion brutale pour les indiens Xavante ; il a pris l'avion pour l'Amazonie, vêtu d'une simple tenue de gaucho, sans laisser d'autre adresse que celle de son blog. Il se consacre maintenant tout entier à la défense de la planète en s'opposant aux puissantes compagnies qui déforestent l'équivalent de vingt terrains de football par jour (« Mais où va-t-on trouver assez de joueurs, etc. » vous connaissez la blague ?). Il paraît que le pagne lui va très bien et qu'il porte chaque soir une élégante plume d'oiseau jaune dans les narines.

Il peut ainsi rejoindre l'une ou l'autre des jeunes filles Apinayé dans leur hutte. Elles sont très libres, mais ne doivent en aucun cas tomber enceintes avant leur mariage, sous peine d'être abandonnées dans la forêt vierge comme proies pour les bêtes sauvages.

Leur initiation est tellement parfaite que le cas ne se présente pour ainsi dire jamais. James possède en plus un secret de Blanc : il a une réserve de capotes anglaises ; ce qui le rend particulièrement attractif.

Toutes ces très jeunes filles lui manifestent leur tendresse durant l'étreinte en lui mordant les sourcils et en criant "Vagin moi pas poisson piranha en ce moment, vas-y, vas-y chaman plastique. Moi pas manger ton poisson" (en anglais évidemment).

"Aucune occidentale ne songerait à faire ça, et pourtant, c'est définitivement un bonheur pour moi" a-t-il écrit en français sur son blog et l'on peut voir une photo de lui, le corps couvert de superbes peintures rituelles noires, rouges et blanches. Ce qu'on remarque bien aussi, c'est qu'il a pris un sacré petit bide.

Malik affirme à Robert que tout le monde est passé le voir. Beaucoup les premiers jours, un peu moins désormais. Ils reviendront bientôt.

Une fois ou deux, à la radio, on a entendu des morceaux des "Goitres Multinodulaires", les gentils prêteurs du tube Citroën, qui, ayant signé chez Virgin, se nomment à présent "Nodule Globe. On ne sait pas ce qu'ils deviennent.

Pocasti Gang, le groupe des roumains funky-groové, a produit un tube mondial fracassant : "All Night Love". Mais le deuxième "opus" comme disent les critiques (le deuxième CD quoi !) est passé totalement inaperçu malgré un classement "Coup de Cœur de la Fnac". On ne sait pas ce qu'ils deviennent.

Edmond Bonnafau, l'antiquaire, semble avoir totalement oublié son copain Malik. Son blason moral personnel porte pour devise fièrement affichée : "Loin des yeux, loin du cœur". À noter qu'il avait pendant le coma de Monsieur Robert supporté avec succès une

opération de la prostate dans le même hôpital et que le dévoué Malik était allé lui dire un petit bonjour. Mais Bonnafau l'avait presque mal reçu :

- Te fais pas chier à venir me voir Africain de l'enfer. Toutes les façons, quand on est malade, on emmerde tout le monde. Je te passe un coup de fil quand je serai sorti de ce merdier et que je pourrai pisser ma bière ailleurs que sur mes godasses. En attendant, je préfère que ce soit les infirmières qui s'occupent de moi.

Et depuis, silence radio.

Ainsi donc, la vie suivait son cours et Monsieur Robert mourait tranquillement. Je sais, ça ne se fait pas bien de tuer son héros comme ça doucement, sans acte héroïque ni scène de violence sanglante. Mais c'est comme ça.

Oui, c'est comme ça de nos jours : les romans-feuilletons à épisodes successifs et multiples, abondants, innombrables, («numerous» dirait James) à rebondissements nombreux et péripéties interminables (le genre nécessite que l'auteur tire à la ligne et l'emploi des synonymes tautologiques est un excellent procédé), ne dépassent plus cent pages.

Les protagonistes entrent et sortent du récit par des procédés cavaliers.

L'auteur s'adresse au lecteur comme si c'était son voisin dans un avion (celui qui est coincé contre le hublot et qui doit s'excuser pour pouvoir aller faire pipi) ; et l'on ne tue même plus dans les règles de l'art.

Même dans un film de Godard on ne constate pas pareil laisser-aller.

Il n'y a pas d'autre créateur que cette main qui écrit n'importe quoi, pas d'autre démiurge que cet œil qui lit n'importe comment, pas d'autre sens que celui de celui qui veut en trouver un.

Et l'on y meurt comme dans la vie, à n'importe quel moment et sans que cela puisse porter à conséquence pour qui que ce soit. Tout se réduit alors à des questions d'héritage, des partages pénibles, des papiers à jeter, des tiroirs à vider, des meubles à déménager, des poubelles à porter, des affaires à donner, à distribuer ici et là aux œuvres caritatives, des enveloppes à remplir, des machins à bord noir à faire imprimer et à envoyer, des annonces à faire passer dans les journaux. Il y en a même qui se fendent d'une petit blog tombal (e-site-repose) sur Internet.

Documentation : <http://www.lecimetiere.net/>

Ici, en l'occurrence, Monsieur Robert meurt d'avoir par erreur ingurgité une de ces fines nouilles chinoises en voulant goûter une soupe interdite au cours d'une fête dont nous ne saurons rien.

Ladite nouille est passée par le trou du dimanche.

Elle s'est collée à la plèvre du poumon droit, provoquant, après une toux rauque, une commotion ressemblant à s'y méprendre à un endormissement (un cas rare et curieux selon Martin-Delabotte ravi).

Par un enchaînement complexe dû à diverses comorbidités dont nous passerons sous silence les explications médicales véritables pour cause d'incompétence, un accident cardiovasculaire s'était alors produit, entraînant un coma de longue durée.

Au réveil (relatif), la paraplégie était devenue totale et seul un nerf optique fonctionnait encore. La paupière ouverte ne battait plus et il fallait irriguer l'œil en permanence par procédé mécanique. L'autre était déjà fermé.

L'usage de la parole était irréversiblement perdu. La position couchée et l'assistance intégrale étaient définitives.

En fait, on en était aux soins palliatifs (on annonce ces choses-là par palier).

Seul Malik continuait à parler, à dire, à donner des nouvelles.

“Monsieur Robert mon Amour, vous savez tout comme ça”.

Ça lui semblait important à Malik, essentiel.

Mais pour nous, dans ces conditions, vous comprendrez qu'il n'y a plus grand-chose à raconter.

Quand la machine très cinégénique en arrière plan, (celle-là même qui surveille les moribonds dans toutes les séries B à la télé) avait cessé d'émettre une pulsation techno à moins de 40 BPM (très bas) pour rester coincée sur le bruit d'un gros camion qui recule sur un chantier (électrocardiogramme plat, encéphalogramme inerte, rigidité des articulations, pâleur cireuse du visage, lèvres bleues, etc.), Malik était en train de jouer (et de perdre) au tarot avec les internes de garde dans le local des infirmiers.

L'infection pulmonaire fut diagnostiquée comme cause officielle du décès.

Disons que pour nous l'histoire s'arrête là.

FIN